SJ H 356/84

DISCOURS

4

SUR VOLTAIRE

ENVOYÉ

AU CONCOURS DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

AVEC CETTE DEVISE :

FAIS CE QUE DOIS, ADVIENNE QUE POURRA;

PAR ROMAIN-CORNUT,

AVOCAT A LA COUR ROYALE DE PARIS.

Je n'ai écrit pour plaire à aucune école, ni pour flatter aucun parti; j'ai écrit pour ma pensée. Nul triomphe ne vaut les joies d'une conviction sincère disant avec indépendance ce qu'elle croit vrai, juste et honnête.

COLLEGIUM ME
IN

LIBRAIRIE CLASSIQUE DE PERISSE FRÈRES,

PARIS,
RUE DU POT-DE-FER ST-SULPICE, 8.

LYON,
GRANDE RUE MERCIÈRE, 33.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E.-J. BAILLY, PLACE SORBONNE, 2.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

Ce discours a été envoyé au concours de l'Acad française, et n'a eu l'honneur d'obtenir aucune r tion. En le publiant, je ne crois point manquer de pect à l'auguste assemblée. Il est évident, pour to monde, que la question littéraire est dominée, ici la question philosophique et religieuse. Quel qu'ai être le sentiment de l'Académie sur le mérite de discours, comme œuvre d'art, je l'accepte avec une mission sincère. Mais je ne puis me résigner de m en ce qui touche aux idées et aux principes, et à la nière dont j'ai apprécié Voltaire et ses œuvres. Sur to ces choses, les opinions sont assez divisées, au de de l'Académie et dans son sein même, pour qu'un cours non admis par elle puisse, sans trop de témé peut-être, sortir du silence qui lui a été fait.

Je n'ai écrit pour plaire à aucune école, ni pour fl aucun parti ; j'ai écrit pour ma pensée. Nul triompl vaut les joies d'une conviction sincère, disant avec i pendance ce qu'elle croit vrai, juste et honnête.

Je répète ici, avec plus de bonheur, ma devise si tienne et si française :

Fais ce que dois, advienne que pourra.

Digitized by Google

DISCOURS

SUR

VOLTAIRE.

Il y a dans la vie des peuples certains mo
d'enthousiasme brusque et soudain, qui parai
les surprendre et les emporter, en quelque so
leur insu. Tout à coup, sans qu'on puisse tro
voir pourquoi ni comment, une nation entiè
prend d'un enchantement subit qui la pré
dans des voies nouvelles. C'est une espèce de fu
indocile contre ce qui fut, une confiance av
dans ce qu'on rêve, et comme un parti pris de
risquer, plutôt que de ne changer pas.

Au milieu de ce travail des esprits et dans
impatience universelle, qu'il se trouve un d

mmes nés pour agiter le monde, et qu'on voit apraître comme des prodiges, aux époques marquées ır quelque grand changement dans les destinées ; peuples : doué d'une sensibilité ardente, d'une elligence vive et féconde, d'une parole claire, pétrante et variée à l'infini; actif, remuant, audaux; terrible à ses adversaires, craint et obéi de amis; habile à se créer des influences, à se mégger des protecteurs, à s'entourer de partisans; se sant bien venir des grands par la flatterie, et du uple par la liberté de ses écrits; se pliant à tout ur parvenir à ses fins, souple et fier, calme et olent, tolérant et absolu, impie par nature, dévot elquefois par calcul. Appelé à régner sur un siè: ami de la philosophie et des lettres et fou du l esprit, qu'il paraisse avoir embrassé le cercle tier des connaissances humaines; et qu'il en ait, effet, effleuré toutes les surfaces, avec cette léreté hardie, cette vivacité brillante qui a l'air ıpprofondir ce qu'elle ne fait que toucher, se rit s difficultés qu'elle ignore, et croit les avoir franies, parce qu'elle les a tournées. Sachant assez ıur paraître savoir beaucoup, et assez peu pour ne ıuter de rien, qu'il soit toujours prêt à combler ; vides de sa science par les ressources infinies de n esprit; ne reculant devant aucune inconséience, ne s'effrayant d'aucune contradiction; op habile pour jamais se défendre, ne répondant ıx réfutations que par de nouvelles attaques, tou-

jours sûr de vaincre, tant qu'il peut plaisanter; d
jouant ses ennemis par la ruse et l'audace, les d
concertant par ses âpres saillies, les immolant sc
le fouet de ses railleries sanglantes, et les marqua
enfin du sceau de ses vengeances, comme des v
times publiques destinées à servir d'exemple, po
tenir dans la réserve et le respect ceux qui vo
draient les imiter. Qu'aucun des prestiges de la p
role ne lui soit refusé; que son imagination abo
dante et facile se plie à tous les tons et à tous les s
jets; et que la prodigieuse fécondité de sa plu
tienne le monde soixante ans étonné, comme da
un charme et un transport continuel.

A cet homme armé déjà de facultés si puissant
donnons encore cette espèce d'organe supérieu
marque distinctive de tous ceux que la nature pr
destine à une grande influence, qui les met en rel
tion secrète d'idées et de sentiments avec tout ce q
les entoure, leur fait pressentir les hommes et dev
ner leur siècle, et les établit dans une sorte d'ha
monie et d'équilibre avec le milieu dans lequel
vivent.

Que cet homme se trouve: et reconnaissant
lui tous ses goûts et tous ses instincts, toutes s
opinions et tous ses préjugés, tous ses vices et tout
ses vertus, son siècle ira, pour ainsi dire, de lu
même à sa rencontre, le saluera pour chef, pre
que dès le berceau, et s'adorant lui-même dans sc
image, lui gardera, jusqu'à la fin d'une vie sécul

idélité de son admiration et de son culte. Toutes gloires des siècles passés seront abaissées devant Les imaginations surprises par je ne sais quel lange de qualités contraires, croiront qu'il n'a n paru d'aussi grand ; parce que rien n'aura u, en effet, d'aussi extraordinaire. Ne trouvant n de semblable qui puisse lui être comparé, on le era supérieur à tout. L'enthousiasme, enfin, a porté à son comble; et la foule idolâtre, n'y ıvant rien de plus, brisera un jour, au bruit de applaudissements, la frêle enveloppe du vieil-l, et forcera son dieu à *mourir de plaisir* (1).

Je ne condamne pas ce généreux entraînement esprits : je le constate seulement, pour récuser jugements qu'il a dictés, comme empreints d'une gération sincère sans doute, mais manifeste, et possible peut-être à éviter.

A quel tribunal appellerons-nous de ces illu-ns du moment? La postérité seule, dans son partialité souveraine, juge en dernier ressort ces ınds procès de renommée et de gloire. C'est ıs ce haut patronage du temps et de l'humanité il faut placer les hommes qui ont pris, comme

---

) Voltaire, de retour à Paris après vingt ans d'absence, se rendit au re pour assister à la représentation d'*Irène:* il fut accueilli par les applau-ments de toute la salle : « L'âme sublime et passionnée de Voltaire, dit ondorcet, fut attendrie de ces tributs de respect et de zèle. *On veut me ire mourir de plaisir*, disait-il. » La secousse fut, en effet, trop forte; sa lla toujours s'affaiblissant, et deux mois après il mourut.

Voltaire, une si grande part et joué un si gra
rôle dans les dissentiments profonds de l'esp
qui diviseront éternellement les peuples et
siècles. Mais que la postérité se fait tard pour
hommes! et que la paix de la tombe les prot
mal, même après des années déjà longues! Non,
postérité, avec sa justice calme et suprême,
s'est pas encore levée sur la tombe de Voltai
Je le vois à l'émotion et au trouble que ce n
seul jette encore au milieu de nous, dès qu'il
retentit pour la louange ou pour le blâme. Que
passions ardentes! que de rancunes de partis! q
de jalousies d'école! Sans doute, le charme
rompu, et le prestige de l'homme et des idées s'
enfui. Une expérience toujours sévère, très-souve
terrible, a dissipé les vaines théories avec le
naïves espérances. Il se fait dans le monde
mouvement étrange, mal déterminé encore, m
qui s'éloigne évidemment du siècle précédent:
j'aperçois dans les esprits comme un dédain s
perbe des hommes de ce temps et de leurs œuvr
qui tolère à peine leur nom, et ne permet presq
plus à personne d'invoquer leur autorité.

Mais n'est-il pas à craindre que la violence mê
de cette réaction nous rende aussi injustes à no
tour? Et pouvons-nous répondre d'être pleineme
désintéressés, dans des questions qui sont encor
devant nous, toutes vivantes? Il ne s'agit pas ici,
effet, d'une de ces philosophies spéculatives, q

courant en liberté les régions faciles de l'idéal, ivrent, là haut dans les airs, de grands et innots combats dont le bruit se perd au milieu des ıges. La philosophie du dix-huitième siècle a , surtout et avant tout, une philosophie d'applion et d'action, une philosophie de guerre. D'une in hardic, elle a porté la cognée au pied même l'arbre sous lequel s'abritait, depuis mille ans, ociété tout entière; et lorsqu'elle en a eu coupé ıs terre les racines, il n'a plus fallu que de l'au:e à ses successeurs pour le mettre à bas, et en ser tous les rameaux. En revendiquant l'honır incontestable de cette immense révolution, la ilosophie du siècle dernier reste aussi responsa-, à nos yeux, de ses excès et de ses malheurs. il faut le dire : toutes ces choses sont encore p voisines; et, par nous ou par les nôtres, toutes ; existences s'y rattachent de trop près, pour : nous puissions nous flatter d'être justes et mes.

Quant à moi, s'il m'est permis de le dire, sonıt mon cœur et ma conscience, je me sens la onté bien franche et bien ferme d'exposer ma ısée tout entière, sans nul souci des hommes et préjugés. Mais, quel que soit le sentiment de n impartialité, une secrète méfiance m'arme ıtre moi-même. Je me dis que la solitude prode où j'ai vécu jusqu'ici, loin des luttes des par-et des disputes des écoles, n'a pu empêcher qu'il

ne vînt à mon oreille bien des bruits qui n
troublé, bien des voix qui m'ont ému.

Je ne le cacherai point : mon esprit et mon c
portent, avec bonheur et liberté, le saint respec
vérités divines. Mais, grâce à Dieu, la valeur
homme ne sera jamais telle qu'on ne puisse en
librement son avis, sans compromettre la relig
Qui que nous soyons, enfants du catholicism
disciples de la philosophie, nous pouvons, i
semble, juger Voltaire sans rien craindre. Qu'
été, ou non, un grand génie, un grand phi
phe, un grand poëte, qu'importe à la religion
qu'importe à la philosophie? Avouons que l'u
l'autre seraient trop peu de chose, si le senti
d'un homme, quel qu'il soit, décidait de leur v
ou de leur fausseté, de leur gloire ou de leur
probre.

C'est sous l'inspiration de ces sentiments c
ces pensées, que j'entreprends l'étude conscienci
et la critique aussi approfondie qu'il me sera p
ble de Voltaire et de ses œuvres. Je recherc
quelle a été sa philosophie et sa pensée, son sty
son art, sa vie et ses mœurs. En parlant du p
sophe, j'oublierai l'homme et l'écrivain; et en
lant de même de l'écrivain, je laisserai l'ho
à part et le philosophe aussi, autant que n
permettra l'union indissoluble de la forme c
l'idée. Mais quand je viendrai à étudier l'homm
ses mœurs, je leur demanderai de nous expli

hilosophe avec sa pensée, l'écrivain avec son
et ce sera cette unité même, que j'espère mon-
dans Voltaire tout entier, qui fera l'unité de ce
ours.

Digitized by Google

PREMIÈRE PARTIE.

Avant d'entrer dans l'examen critique des œu
philosophiques de Voltaire, il convient de rec
cher quel en est l'aspect général, et jusqu'à
point Voltaire possédait ce que nous appelons
prement l'esprit philosophique.

Trois caractères principaux me paraissent co
tuer l'esprit philosophique : la synthèse ou
due de conception, la rectitude de jugemen
l'indépendance de pensée. Commençons par la
thèse.

Le mot de philosophie comprend tout ce q
a de plus élevé dans les travaux de l'intelligenc

profond et de plus large dans les divers objets
science humaine. Considérée en elle-même, et
: manière générale, on peut la définir : la con-
ance des causes;

Felix qui potuit rerum cognoscere causas.

recherche de la cause suprême de toutes cho-
:'est la philosophie proprement dite, la haute
sophie, qui consiste dans l'étude de Dieu et
bsolu. Appliquée ensuite à chacune des bran-
de nos connaissances, la philosophie consiste
ıver la cause ou la raison des faits divers qui
ituent chaque science en particulier, et à les
:her à un principe unique duquel tout dé-
. Toute cause, toute raison, tout principe
ɔse une synthèse. Le véritable caractère de la
sophie, c'est donc la puissance synthétique.
lyse même n'a de caractère philosophique
la condition de préparer la synthèse, par
rvation attentive des faits et de leurs analo-
pour arriver de là aux lois et aux principes,
-dire, à la raison et aux causes.
'synthèse est comme une grande échelle qui
: depuis la limite du néant où naissent les
atomes, jusqu'à la plénitude de l'être, qui est
Plus un homme peut y toucher d'échelons, et
est philosophe; de telle sorte que pour pos-
la philosophie pleine, dans toute son éten-

due, il faudrait arriver jusqu'au sommet de immense échelle, sans omettre un seul des d intermédiaires, sur lesquels se développe grad ment toute la série des êtres et des idées.

Ce prodige, que le monde attend encore, n mandons pas à Voltaire s'il l'a réalisé. Traito avec plus de justice pour lui, et plus de moc aussi pour la faiblesse de notre nature. Ne r lons même pas, j'y consens, ces sublimes ligences qui ont le plus approché de la syn universelle : Aristote dans l'antiquité, saint Th dans le moyen âge, et dans les temps mod Leibnitz. A côté de ces noms si graves, plac philosophie le nom si léger de Voltaire, sembl peut-être, une ironie. Et, laissant enfin parallèle, demandons-nous simplement si puissance de synthèse, qui est la condition mière de toute philosophie, se trouve dans Vo à un degré assez élevé, pour qu'il puisse p convenablement le titre de philosophe. Mai ne sais pourquoi, le mot seul de synthèse, da gravité solennelle, prend à mes yeux quelque de singulier et d'étrange, dès que je veux l'appli à cette forme d'esprit si impatiente, si mobile, quiète et si vive, qui s'appela Voltaire, et que to monde connaît.

L'universalité prétendue de ses connaissa même en la supposant réelle, ne prouverait ri ne s'agit pas ici de l'universalité de mémoire, qu

Digitized by Google

érudits, mais de l'universalité de synthèse, qui les philosophes. La véritable science universelle onsiste pas seulement à tout savoir, mais à tout ir avec ordre et méthode, ensemble et profon-. L'esprit de synthèse ou de système, car ces mots sont synonymes, a ses dangers sans doute; il n'y a point de vraie science sans cela. On ne pas avoir cet esprit, et être un homme d'un d sens, d'une grande pénétration, d'un grand e même; mais on n'est pas philosophe (1).

oltaire avait, sans contredit, une intelligence e et puissante; mais elle n'était vaste que par la dité de ses mouvements, et puissante que par son étuosité et ses audaces. D'un ressort assez prompt ssez énergique pour courir en un instant sur e la circonférence du monde intellectuel, et er en un bond d'une extrémité à l'autre, elle ait ni la force ni l'élévation nécessaires pour se er immobile au centre, et dominer de là, par sa téur, l'immensité circulaire de tout l'horizon. able de parcourir de grands espaces, elle ne it pas de les embrasser; et après avoir beaucoup çu, il lui manquait toujours ce coup d'œil su-

---

Il est évident que je prends ici le mot de philosophie dans son sens le évère et le plus élevé, et non dans l'acception plus restreinte que nous nnons quelquefois pour désigner une connaissance plus ou moins appro- du cœur humain et de ses passions; bien moins encore dans l'accep- oute particulière que lui donna le dix-huitième siècle, en confondant la sophie avec l'opposition à la foi ou l'incrédulité religieuse.

périeur d'ordre et d'ensemble, qui couronne la p
losophie et les sciences, et distingue, comme un
ble apanage, les princes de l'intelligence humai

Le jugement est le second caractère que n
avons assigné de l'esprit philosophique. Le ju
ment guide la synthèse : c'est le grand régulat
de toutes les opérations de l'esprit. Il y a une s
thèse dans le vrai, et une synthèse dans le faux
c'est toujours la synthèse. Il n'y a de jugement
dans le vrai; le jugement dans le faux n'est plus
jugement. La synthèse, sans le jugement, se
comme un vaisseau errant sur l'immensité
mers, armé de puissantes voiles, mais dépourvu
gouvernail. En philosophie comme en politique
génie consiste à réunir ces deux qualités : l'étend
avec la justesse, voir beaucoup et voir bien.

Voltaire possédait-il cette rectitude parfaite
jugement, qui est la base de la philosophie et
toutes les choses humaines? Peu d'hommes, je
voue, ont paru doués d'une vue des choses p
nette et plus ferme, d'un sens pratique plus déli
et plus sûr. Si la clarté, la précision et l'énergie
la parole sont les signes infaillibles de l'excelle
du jugement, quelle parole fut jamais plus éne
gique, plus précise et plus claire que celle
Voltaire? Et pourtant il y a dans ce jugeme
une faiblesse cachée, mais réelle et plus profon
qu'on ne pense. Je le vois argumenter perp
tuellement des exceptions contre la règle,

:s d'une institution contre l'institution même ; s'apercevant pas que la correction de certains s est souvent pire que les abus eux-mêmes, et que r vouloir détacher une seule pierre, il ébranle t l'édifice.

'lusieurs causes, plus ou moins puissantes, courent à fausser dans Voltaire cette justesse ırelle du jugement, qu'on ne saurait lui con- :r : la violence des passions haineuses qui euglent, la mobilité de son tempérament qui porte, une sorte d'inquiétude continuelle qui te et ne lui laisse aucun repos, et enfin, cette nure particulière d'esprit qui lui fait recher- le vraisemblable plutôt que le vrai, préférer paradoxe brillant à une vérité simple et sans t, faire, en un mot, de l'esprit aux dépens de la on, et donner toujours un peu de folie au bon , en voulant trop l'égayer.

u'on me permette ici un exemple frappant de continuelles péripéties d'un esprit naturelle- ıt droit que la légèreté égare. Voltaire dit à la : première de son *Examen important de mylord ngbroke :* « Je ne dois penser que par moi- ême. Le choix d'une religion est mon plus grand térêt. Tu adores un Dieu par Mahomet, et toi r le grand Lama, et toi par le pape. Eh ! mal- ıureux, adore un Dieu par ta propre raison. » out de suite, quelques lignes après, sur le verso ne, la raison fourvoyée se ravise et écrit, sans

paraître se douter seulement de la contradicti
ces paroles si élevées, si fermes et si graves,
réfutent à elles seules toute la philosophie du
huitième siècle : « Je ne suis point de l'avis
« *Whig indépendant*, qui semble vouloir abolir
« sacerdoce, et le remettre aux mains des père
« famille, comme au temps des patriarches. N
« société, telle qu'elle est, ne permet pas un pa
« changement. Je pense qu'il est nécessaire d'en
« tenir des prêtres, pour être les maîtres des mœ
« et pour offrir à Dieu nos prières. » L'inconséqu
est-elle assez flagrante? Et faut-il remarquer a
cette incroyable distraction, après avoir dit qu
choix d'une religion est notre plus grand intérê
conclure dans la même phrase au mépris de to
les religions? C'est ainsi : il n'échappe pas une v
au bon jugement de Voltaire, qu'un trait d'e
ne vienne l'effacer. On dirait un enfant malin,
prend plaisir à brouiller les couleurs d'un tabl
sans que l'artiste s'en aperçoive. Si l'on voulai
passer le mot, je croirais rendre très-exacter
ma pensée, en disant que c'est comme un jeu
ril et une tromperie perpétuelle entre l'esprit
raison, entre la facétie et le bon sens.

Les esprits tournés à la plaisanterie ont cel
remarquable, de ne rien dire de faux qui ne
un peu vrai, et rien de vrai qui ne soit un
faux. Le propre de leur talent est d'imprimer
mélange un caractère d'originalité singulière,

piquante, qui simule la profondeur sous la bizar-
·ie, éblouit et fascine par ses étrangetés et ses
ɔrices, séduit les esprits faibles, et trouble quel-
efois les plus forts. N'est-ce pas là tout Voltaire,
ɜc sa puissance et sa faiblesse, ses prestiges et ses
ngers?

L'étendue de conception et la rectitude du juge-
ɜnt ne font point encore le vrai philosophe. Il ne
ffit pas de voir beaucoup et de voir bien, il faut
ɔore voir par soi-même : c'est-à-dire, posséder
te qualité d'esprit supérieure, qui, sans s'arrêter
x apparences et aux surfaces, cherche à pénétrer
ns la réalité même et dans le fond des choses; qui
se laisse imposer ni par les mots, ni par les for-
ıles, ni par les autorités consacrées; et qui,
ɣeant enfin souverainement dans sa pleine ma-
trature, ne s'incline que devant la puissance
ésistible de l'évidence, ou l'autorité invincible de
raison. Et c'est là ce que j'ai appelé, l'indépen-
nce de pensée.

A ce seul mot d'indépendance, il se fait en nous
mouvement si vif de bonheur et d'orgueil,
e notre âme se prévient aussitôt, se passionne et
précipite, au risque de n'embrasser souvent
'une vaine ombre. Je ne voudrais rien ôter à ce
ɔt de sa puissance et de son prestige. Mais il im-
rte, et il importe beaucoup de se tenir en garde
ntre les fausses apparences qui pourraient égarer.
r, si rien n'est beau, grand et saint comme la

vraie indépendance de l'esprit, rien n'est plus
neste aussi et plus déplorable qu'une indépend
mensongère et vaine. Et l'erreur, ici, serait fa
car la fausse indépendance se montre toujours
une confiance aventureuse qui surprend et im

Voyez Voltaire : jamais homme parut-il
une pensée plus hardie et plus libre? Quel
particulier d'assurance dans toutes ses par
quel air dégagé! quelle brièveté tranchante! Co
il s'élève fièrement contre les préjugés! com
éclate! comme il tonne! Y a-t-il rien qui l'ar
Les plus saintes croyances, les traditions les
vénérées, les autorités les plus hautes ne
pour lui que des faiblesses et des jouets d'enf
qu'il brise avec une pitié dédaigneuse, et jette
lemment aux risées de la foule. L'esprit s'effra
tant d'audace; la langue même s'en étonne. E
assez de liberté et d'indépendance? Et quelq
trouve-t-il qu'il manque sur ce point quelque
à Voltaire, pour faire un grand philosophe?

Un grand philosophe! Ce nom sublime, le
beau qu'il y ait dans la langue des hommes
celui de Dieu et de la vertu, rappelle à mon
les nobles intelligences qui en ont été honorées
qu'ici, par la justice des âges et l'admiration
peuples. J'ai présents dans ma pensée, Aris
Platon, Descartes, Bacon, Leibnitz. Quelle au
sérénité! quel calme divin! quelle paix prof
dans ces immortels penseurs! Ils ont je ne

ɔi de religieux et de bon, de sérieux et de
ple, de fier et de modeste, d'audacieux et de
ide, qui semble se contredire d'abord, et forme
s'alliant la haute et douce majesté du génie. Je
ɔerçois rien de cet enthousiasme violent, de cette
ɜre superbe, de cette témérité hautaine; et j'ad-
e comme l'indépendance de l'esprit se concilie
ı en eux avec la modération des paroles, avec le
ɔect des hommes et celui des traditions. J'ai lu
ɜs œuvres, et j'ai lu celles de Voltaire : on ne me
ɜuadera jamais qu'ils n'aient pas été de plus
dis et plus libres penseurs que lui. J'en atteste
a science et la sagesse humaine tout entière.

:t voyant un contraste si étonnant, je me dis :
ɜlle est donc la facilité des hommes à se laisser
ıire! Par quelle méprise étrange, par quelle in-
ɣable confusion des mots et des idées, ont-ils pu
ner à une immense débauche d'esprit, le nom
ıt et sacré d'indépendance? Cette audace éven-
, qui jette toutes les vérités en l'air, et les re-
de tomber sur terre, selon qu'il plaît au ha-
l, est-ce donc là l'esprit philosophique? Dieu
st témoin que rien ne me touche ici, si ce n'est
ɔnneur de la vraie philosophie et de la vraie
ɜrté, et que c'est ce sentiment seul qui me fait
ɜ, dans toute l'énergie d'une conviction sincère :
ı, Voltaire n'était pas un esprit indépendant et
ɜ; c'était, tout simplement et sans plus, un esprit
porté et rebelle.

On me dira que Voltaire ne voulait pas être p
losophe à la façon de ces grands hommes. Je
ponds que je ne m'occupe point, pour le mome
de quelle manière Voltaire voulait ou ne voul
pas être philosophe, mais s'il l'était comme il co
vient de l'être.

Il est encore une autre méprise, singulièreme
incroyable, que la philosophie du dix-huitiè
siècle a exploitée avec un merveilleux bonheur,
qu'il importe de démasquer, parce qu'elle dénatu
entièrement la vraie notion de l'indépendance et
la force d'esprit philosophique. Tous les incrédu
de ce siècle, Voltaire à leur tête, se sont adjugé
eux seuls le titre d'esprits forts et de libres penseu
Qu'est-ce à dire? Suffit-il de ne point croire po
être philosophe? Ou ne peut-on être philosophe
chrétien tout à la fois? Prétendre que l'indépe
dance d'un esprit élevé ne peut conduire à la foi
ligieuse, c'est mentir à l'histoire; c'est méconnaît
ces génies sublimes, qui, dans les quatre premie
siècles de notre ère, coururent d'eux-mêmes
devant du Christianisme; c'est outrager les pl
grands noms dont l'Europe s'honore depuis di
huit cents ans; c'est calomnier enfin des gloires q
nous voyons, et que l'auguste assemblée, devant l
quelle je parle, admire elle-même dans son sein. I
liberté, c'est la force; la force de l'esprit, c'est
croyance. Une intelligence forte et puissante sa
croyance, c'est quelque chose qui n'a pas de nom

peut en avoir. Disciple de Descartes, j'admets nme lui le doute méthodique; mais c'est pour arri-', comme lui, à une affirmation et à une doc-ne. Partir du doute pour conclure au doute, à la ;on de Voltaire et de son siècle, c'est faire de la ilosophie comme le marteau qui démolit fait de ·chitecture : ce n'est pas constituer la science, c'est ıstituer l'ignorance. Qu'est-ce, en effet, que ce utesi superbe? Qu'est-ce autre chose qu'une igno-ıce réelle, compliquée d'inquiétude et d'orgueil, sublime idiotisme qui se fait compliment à soi-:me? La liberté de penser ne serait-elle, par sard, que la liberté de ne rien penser, de tout :ttre en problème sans rien résoudre, de tout ranler sans rien raffermir?

J'ai insisté longuement et à dessein sur les vérita-:s caractères de l'indépendance ou de la force d'es-it philosophique, à cause des importantes consé-ıences qui s'y trouveront renfermées. S'il reste dé-ontré, en effet, que l'affirmation ou la croyance t de son essence, et que la modération et le res-ct sont ses attributs, nous serons en droit de con-ıre contre toute philosophie qui s'arrêtera au ıute, qu'elle ne mérite point ce nom, et d'ajouter ı'elle le déshonore, si elle ose joindre au doute nsolence et le dédain.

J'ai montré les traits les plus généraux, les points illants, pour ainsi dire, de l'esprit philosophique · Voltaire, tels qu'ils sont résultés pour moi d'une

lecture attentive et impartiale : conception peu due et peu profonde; jugement naturellement et sain, mais égaré par la violence des passions légèreté du caractère; indépendance d'esprit blement indigne de ce nom, et par les exc elle s'emporte, et par le scepticisme où elle écl

Je sens toute la gravité de ces reproches. ils m'ont paru vrais, quoique sévères : et j'ai o dire. L'analyse critique dans laquelle je vais er justifiera, je l'espère, ce qu'ils pourraient d'exagéré, peut-être, pour des esprits plus fa blement prévenus.

En parcourant les œuvres philosophiqu Voltaire, on se fatigue et on s'étonne des répéti continuelles dans lesquelles retombe chaque n ouvrage. Prenez le *Traité de métaphysique,* con pour une dame bel-esprit, et beaucoup plus dig sa dédicace que de son titre; le *Philosophe igno* moins modeste dans cet aveu qu'il ne pense; le *cipe d'action,* qui ne conclut à aucun princip *Lettres de Memmius à Cicéron,* dignes d'un dis de Lucrèce, stylé par Voltaire; l'*Examen i tant de milord Bolingbroke,* qui tranche beau et examine peu; la *Profession de foi des théistes* finalement ne professent rien; l'*Histoire vér du Christianisme,* qui ne ressemble à aucune histoire; et la *Bible enfin expliquée,* qui l'a été même à son tour, d'une manière si cruelle, p spirituel abbé Guénée.

Prenez, les unes après les autres, ces diverses vres dans lesquelles Voltaire a condensé, pour si dire, toute sa puissance philosophique : qu'y uvez-vous ? Ce sont toujours les mêmes idées, les mes raisonnements, les mêmes objections contre eligion, les mêmes déclamations contre le fana- ne, et très-souvent aussi les mêmes traits d'es- t et les mêmes plaisanteries, quelque dispensé e fût Voltaire de se répéter sur ce point. Toutes choses qui se résumeraient en quelques pages t courtes, reproduites cent et cent fois sur tous tons et sous toutes les formes, deviennent de gs et nombreux volumes. Mais il faut avouer e la constante uniformité du fond est habilement simulée par l'inépuisable variété des tours, par te mobilité continuelle de style qui change à cha- e instant d'aspect et de couleur, et par la nou- uté toujours inattendue de titres burlesques et uants, qui ont bien aussi leur importance, et t Voltaire seul a possédé jusqu'ici l'inspiration e secret.

N'allons pas nous imaginer, au reste, que ces erses productions, publiées à intervalle les unes autres, sur des questions qui tenaient si vive- nt en éveil les passions et la curiosité du pu- c, produisissent alors la lassitude qu'elles nous sent aujourd'hui, à nous qui les lisons tout d'un it, les unes après les autres, avec une curiosité n émoussée et un intérêt bien refroidi. Et il ne

faut pas s'y laisser tromper : ces redites sans
dont on s'étonne, sont l'effet d'un calcul plus p
fond qu'on ne pense. Elles révèlent dans Volta
ce génie de la pratique, qui fut son vraie génie.
mais homme, peut-être, n'a mieux connu les
blesses et les passions de la multitude, combien
est difficile à émouvoir d'abord et à rendre attenti
et facile ensuite à se laisser mener, quand une
elle est émue. Quiconque se propose d'agir for
ment sur l'esprit d'un peuple, en y faisant pénét
des idées nouvelles, doit considérer qu'il trava
sur une barre de fer dont la dureté résiste, et qui
se laisse façonner qu'à coups de marteau redoub
C'est ainsi que frappait Voltaire : et l'expérienc
prouvé que si ces redites obstinées n'étaient pas d'u
grande philosophie, elles étaient du moins d'u
habile et trop heureuse politique.

Si j'avais à examiner ces diverses productio
sous le rapport littéraire, peut-être mériteraie
elles chacune une critique à part : mais ne reche
chant ici que le fond même des choses et non
forme, je me trouve dispensé de les analyser sé
rément. Il me suffira d'en extraire les idées et
principes qui sont partout les mêmes, et d'en app
cier, selon mes forces, la justesse et l'étendue,
conséquences et la valeur.

Il me semble que tout ce que Voltaire a écrit s
la philosophie peut se ramener à quatre chefs pri
cipaux :

Premièrement, la tolérance et la liberté univer-
lle des opinions; ou la question d'humanité.

Secondement, la grande lutte de la foi et de la
ison, de la religion et de la philosophie; ou la
iestion religieuse.

Troisièmement, l'ensemble des doctrines et des
incipes que la philosophie du dix-huitième siècle
tendait substituer à la religion; c'est la question
ilosophique.

Quatrièmement, enfin, l'application de ces doc-
ines et de ces principes aux lois et aux institu-
ons qui régissent les sociétés humaines; c'est la
iestion sociale et politique.

Reprenons chacun de ces points successivement
par ordre. C'est à leur solution qu'est attachée
ntelligence de Voltaire et de son siècle.

Si l'on me disait: Voici une société d'êtres intelli-
nts et bornés, ignorant la vérité, et appelés à la
nnaître, et que l'on me demandât comment cette
ciété pourra vivre en paix et trouver la vérité où
le aspire, je répondrais par deux mots qui n'en
nt qu'un : Tolérance et liberté!

Et si une parole divine venait à se répandre, et à
nquérir le monde par le seul ascendant de sa
rtu naturelle, et que des hommes trop timides,
ur assurer désormais à la vérité un empire pai-
ble et sans partage, voulussent appeler à son se-
urs la puissance du glaive et l'appareil des sup-
ices, je leur dirais : Laissez la doctrine se main-

tenir comme elle s'est établie, par la liberté. pères s'y sont soumis librement et volontaireme nous voulons y rester de même, afin que n foi, comme celle de nos pères, soit digne de D et digne de nous. Quelle inconséquence! p défendre la vérité et la vertu, vous immolez liberté sans laquelle il n'y a ni vérité ni ve Quelle imprudence! pour lui assurer de votre vant un règne plus tranquille, vous lui prépa dans l'avenir des luttes épouvantables qui l'ébr leront jusque dans ses fondements, et que v aurez presque rendues légitimes, en les renda peut-être, nécessaires.

Si Voltaire avait ainsi compris la tolérance qu'il se fût borné à réclamer sincèrement le bé fice imprescriptible de la liberté commune, le p mier et de grand cœur, j'applaudirais à son in ligence et à son courage; car il aurait vraiment là une œuvre d'humanité.

Mais que cette compréhension élevée, loyal franche de la liberté universelle, s'accorde avec sa philosophie étroite et passionnée! Je v drais pouvoir rendre un hommage pur et s regret au généreux défenseur de l'innocent Sirv de l'innocent et malheureux Calas, du coupal mais digne de pitié, le jeune chevalier La Ba Cette justice me serait douce à remplir, et j'ai rais à louer, une fois au moins, sans réserve. M je me souviens, malgré moi, que la même plu

ui flétrit si éloquemment ici le fanatisme, n'a ouvé ailleurs que des éloges pour les persécurs du christianisme naissant, du mépris et de ronie pour ses augustes martyrs. Y a-t-il donc eux manières de comprendre l'humanité?

Je ne puis, non plus, adhérer à mon aise au rand principe de la tolérance civile et de la liberté es cultes, que proclame Voltaire avec autant de urage que de raison, et qui est devenu non-seulement une loi, mais une nécessité des temps modernes. Je crains ici une trahison ou une inconsérence : Voltaire se trompe ou veut tromper. Il ose d'abord la liberté des cultes, et rejette ensuite ndépendance de la religion, traitant d'abus la stinction de la puissance spirituelle et de la puisnce temporelle, demandant « que le prince soit aître absolu de toute la police ecclésiastique, sans striction, et qu'il en agisse avec le sacerdoce mme un maître de maison avec le précepteur de s enfants. » Est-ce ainsi qu'on voudrait que fût aitée la philosophie? Et y a-t-il donc aussi deux anières d'entendre la liberté?

Non, non, on ne peut trop le répéter : la tolénce, ainsi comprise et pratiquée, n'est autre nose qu'un déplacement d'intolérance. Ce n'est lus une question de paix et d'humanité, mais une uestion de guerre et de parti. Elle ne protége plus, lle opprime : et qu'importe par quelles mains? hilosophes et catholiques, hommes de raison et

hommes de foi, tous tant que nous sommes, dans quelque région de l'intelligence que trava notre pensée, ne comprendrons-nous donc jan qu'il n'y a de vraie liberté pour personne, là la liberté n'est pas pour tous, et qu'il serait ten d'en finir avec ces représailles éternelles, qui si longtemps troublé le monde et fatigué l'hun nité?

Je soupçonne encore la tolérance voltairier d'une perfidie cachée : elle entretient de secré intelligences avec la plus triste et la plus déplora maladie de l'esprit humain, l'indifférence. Pc Voltaire, croire ou être fanatique c'est tout un. était vrai qu'une tolérance sincère ne pût se con lier avec l'énergie des convictions religieuses, sa hésiter, je laisserais là mes croyances et je garder ma liberté (1). Mais, grâce à Dieu, il n'en est ainsi; car, s'il nous a été ordonné de croire, il nou été dit aussi : « Aimez-vous les uns les autres; rem « tez l'épée dans le fourreau, celui qui frappe « l'épée périra par l'épée. » Il y a deux forces da le monde, nécessaires l'une à l'autre, et auxquel rien ne résiste, la foi et la liberté : la foi, force l'esprit; la liberté, force du cœur. Heureux les pe

(1) La liberté est antérieure à tout, plus précieuse que tout, rien n'a de prix que par elle. La foi n'est une vertu qu'à la condition d'être libre. Q qu'elle soit un don de Dieu, Dieu cependant ne nous la donne pas sans concours spontané et méritoire de notre volonté.

es qui savent les unir! Ils seront grands et pros-
:res. Malheur à celui qui les diviserait! car sa
ıine est infaillible. Pourquoi nous reprocher des
mps qui ne sont plus, des erreurs qui ne sont ni
: nous, ni de notre âge, ni de nos dogmes? Et ne
vons-nous pas au reste, aujourd'hui, que l'en-
ousiasme philosophique a bien eu aussi ses pé-
odes de ferveur et de fanatisme, et que, tout
›mpte fait, il a su se compenser, en quelques an-
ées de bon travail, de tout l'arriéré de ses persé-
ıtions?

Mais laissons encore une fois de côté les souve-
irs amers. De part et d'autre, les récriminations
:raient longues et n'aboutiraient à rien. Ne rappe-
›ns plus les malheurs et les fautes du passé que
our en préserver l'avenir. Que la religion et la
hilosophie divisées, si l'on veut, en tout le reste,
accordent au moins dans le dogme tutélaire de la
›lérance; et qu'unies et libres sous cet abri com-
ıun, elles continuent en paix ces grands combats
e la pensée, dont l'éternelle durée est la première
›i providentielle du monde intellectuel et moral.
insi le veulent Dieu et l'humanité.

Ce n'est donc pas de nos jours qu'a commencé
: grand schisme humain de la raison et de la foi,
e la philosophie et de la religion. Il est aussi an-
ien que le monde, et ne finira pas avant. Mais dans
: siècle dernier, par des causes particulières qu'il
ous sera possible de montrer, ce schisme a pris

une telle intensité d'énergie, une force de mouv
ment si étendue et des routes si nouvelles, que
esprits étonnés et confondus ont pu croire, en eff
qu'il se produisait alors pour la première fois. R
cherchons ici l'origine, le but et les moyens de
grand phénomène historique, qui se personni
dans un seul homme, Voltaire.

Les religions de l'antiquité ne se séparaient poi
de l'État, et l'État ne se séparait pas non plus
la religion. Ces deux choses n'en faisaient qu'un
sous la direction d'un chef unique qui était tou
la fois roi et pontife. Nulle grande lutte religieu
ne pouvait se produire, sous le frein de cette pu
sante unité.

Mais le jour où, dans un petit coin perdu
globe, une religion se posa, forte et fière dans s
isolement, laissant aux rois leurs armées et le
fisc, aux philosophes leurs théories, et ne ga
dant pour elle que l'amour de Dieu et des homm
avec la clef des destinées futures; le jour surto
où, devenue triomphante et enveloppant le mon
entier de sa puissance, elle se trouva chargée d'
diriger tous les mouvements et d'en faire agir tou
les parties: ce jour-là, je ne crains pas de le di
une grande réaction devint nécessaire, et le di
huitième siècle entra tout entier dans l'histoi
L'opposition invincible de l'orgueil et de la rais
humaine contre la foi ne pouvait être anéanti
elle était seulement endormie pour un temps. Voy

se réveillant à peine, dans un demi-sommeil, ec l'éloquence scolastique d'Abailard; trois siècles rès, dressant fièrement la tête et jetant le cri alarme par la bouche de Luther; et trois siècles core après, se levant enfin toute droite, forte un long repos et d'une longue colère, s'agitant en ut sens, frappant en aveugle, et menaçant de tout truire jusqu'aux fondements, pour s'assurer qu'il reste rien de caché dans aucune partie de difice, de tout ce qui tient à la foi de près ou de in. Et n'est-ce pas là tout le dix-huitième siècle, ec ses luttes passionnées, ses attaques violentes, s efforts gigantesques, ses emportements et ses cès?

Que fut donc le dix-huitième siècle? Une immense réaction contre quinze siècles de foi. Que fut oltaire? Une prodigieuse intelligence au service cette réaction. Il n'y a eu qu'un dix-huitième ècle, parce qu'il n'y a eu qu'une seule religion ergique, indépendante, absolue; et il n'y a eu n'un Voltaire, parce qu'il n'y a eu qu'un dix-huième siècle. Plus on y réfléchira sérieusement, et us on sentira, j'en suis convaincu, que ce sont-là, effet, trois choses se tenant l'une à l'autre, et n'il est impossible de les séparer.

Il nous reste à examiner maintenant la question elle-même; et à juger la valeur des divers moyens ar lesquels la philosophie du dix-huitième siècle mbattu la religion. Je ne puis ni ne veux entrer

ici en discussion réglée. Ce ne serait point le lieu, je me trouverais mal préparé, je l'avoue, à des m tières si délicates et si graves. Laissant donc a théologiens le soin de justifier la révélation et d établir la vérité, je me bornerai à présenter qu ques considérations purement philosophiques, s l'incompatibilité prétendue de la raison et de foi, et sur les droits de la raison individuelle; qui est bien, si je ne me trompe, tout le fond procès.

Avant le dix-huitième siècle, on avait vu c peuples se séparer d'une religion pour en embr ser une autre, et remplacer leurs dogmes anci par des dogmes nouveaux. Mais c'est au dix-h tième siècle qu'on a vu, pour la première fois, peuple presque entier, ayant à sa tête une fo brillante d'esprits cultivés, repousser avec une c science réfléchie, non plus telle ou telle religion, ou tel dogme, mais la religion même, parce qu'e était la religion, et le dogme, parce qu'il était dogme. Cette remarque méritera de rester d l'histoire : elle fait de nous, toute seule, un peu à part.

La contradiction qu'on veut établir entre la et la raison, est ce qu'il y a de plus déraisonnal au monde. La raison a sa foi, comme la foi a sa r son. Si l'homme ne croyait que ce qui lui est d montré, il ne croirait à rien. La foi et la raison so deux facultés de notre esprit, qui diffèrent et ne

ontredisent pas (1). L'humanité ne peut pas plus e passer de l'une que de l'autre. Elles sont toutes eux également nécessaires pour entretenir en elle e mouvement et la vie. Il y a des hommes sans foi, h! sans doute; comme il y a des hommes sans raion. Que conclure de là? Qu'il y a des hommes ans lesquels toutes les facultés ne sont pas en harnonie et développées au même degré. L'homme, ans son ignorance première, raisonne peu, croit eaucoup, et se trouve heureux. Le demi-savant aisonne beaucoup, ne conclut rien, et vit dans le rouble. L'homme complet, l'homme normal croit t raisonne, est religieux et philosophe, de la même nanière qu'il aspire et respire, naturellement et ans effort; il ramasse en lui toutes les joies et outes les forces. Et c'est l'humanité.

La philosophie du dix-huitième siècle me paraît ussi avoir attribué à la raison individuelle, non as au-delà de ses droits, mais au-delà de sa puisance et de sa portée. Voltaire a déjà dit à l'homme : Tu dois penser par toi-même, et adorer un Dieu par ta propre raison. Il dit ailleurs : « S'il y « avait un culte nécessaire, Dieu nous l'aurait « donné à tous lui-même, comme il a donné à tous « deux yeux et une bouche : les principes de la rai« son universelle sont communs à toutes les na-

(1) Je prends ici le mot de foi dans son sens le plus étendu, signifiant la croyance en général, ou l'adhésion spontanée de l'esprit à des vérités non démontrées.

« tions (1). » Et dans un autre endroit encor
« Quiconque ose dire : Dieu m'a parlé, est crimi
« envers Dieu et les hommes : car Dieu, le pè
« commun de tous, se serait-il communiqué à
« seul (2)? » J'ai tenu à faire ces citations pa
qu'elles nous donnent une idée de l'argumentati
toute particulière d'alors, et qu'elles nous exp
quent tout le secret philosophique, et, si je ne
trompe, l'originalité propre et caractéristique
dix-huitième siècle. Sous une forme ou sous u
autre, c'est toujours la même idée qui revi
continuellement dans tous les écrits de Voltaire
des autres philosophes de ce temps.

Mais si l'homme ne doit penser que par lui-mêm
comment se fait-il qu'il n'apprend à parler, et p
conséquent à penser, que par les autres? S'il ne d
adorer un Dieu que par sa propre raison, pourq
cette raison dépend-elle de la pensée et de la parc
qui ne dépendent point de lui? Que signifient
mots de raison propre, de pensée individuel
Notre raison et notre pensée ne sont point à no
nous les tenons de tradition; c'est l'héritage des
nérations et des siècles. Nous ne parlons que d
la parole universelle; nous ne pensons que dans
pensée universelle; nous ne raisonnons que d
la raison universelle. Ou plutôt, pour dire p

(1) (Examen important de milord Bolingbroke, page 7.)
(2) (Axiomes.)

ıste, nous parlons, nous pensons, nous raisonnons
ɔus ensemble, comme dans un immense concile de
ous les peuples et de tous les siècles. Et c'est là ce
ui fait l'immortelle unité de la famille humaine,
lui réunit ainsi, dans une seule vie et une seule
ensée, ceux qui sont, ceux qui furent, et ceux qui
e sont pas encore. Quelle folie donc de nous faire
hercher en nous-mêmes une pensée et une raison
ui n'y sont pas, ou qui n'y sont que par emprunt!

S'il y avait, dites-vous, un culte nécessaire, Dieu
ous l'aurait donné à tous lui-même : le père com-
un de tous les hommes ne se serait pas communi-
ué à un seul. Voici, ô philosophe! ce que je vous
épondrai : Cette vie, ce corps, ces deux yeux, cette
ouche dont vous parlez, Dieu vous les a-t-il donnés
ui-même? Ne les a-t-il pas communiqués à un seul
our vous être transmis? Et ces principes de raison
niverselle que vous nous opposez, et que nous in-
oquons, comment sont-ils communs à toutes les
iations, si ce n'est parce que Dieu les a mis d'abord
lans un seul homme, pour être enseignés à tous les
utres, comme il y a mis le germe primitif de cette
natière qui nous enveloppe et qui nous est com-
nune à tous? Si Dieu avait créé chacun de nous
lans un état indépendant et parfait, savez-vous
e qui en serait arrivé? Chaque homme alors, se
uffisant à lui-même, aurait formé un petit monde
part; il y aurait eu sur la terre autant d'humanités
ue d'hommes, et la société devenait impossible.

Qu'est-ce, en effet, que la fraternité et la socié humaine, si ce n'est la fraternité de nos vies et société de nos pensées?

Il est heureux, comme le dit Pascal, que la na ture soutienne la raison impuissante et l'empêch d'extravaguer jusqu'à ce point. Mais, pour quicon que a étudié avec quelque attention la philosoph de Voltaire et de son siècle, il est évident que so essor est tourné de ce côté, et qu'elle se précipi d'elle-même à ces derniers excès. Il semble que siècle tout entier cherche à se créer une espè de solitude intellectuelle, en s'isolant, auta qu'il peut, du contact de l'humanité. Il renie passé, abjure toute croyance antérieure, foule au pieds toutes les traditions; et, se retirant ensuit pour ainsi dire, dans un coin obscur où n'arri aucun bruit du dehors ni aucune lumière, il s'e veloppe en lui-même, avec un majestueux orguei et se dit dans cette obscurité profonde : Je do penser par moi-même : qu'est-ce que je pense? si le spectacle d'une telle folie excite d'abord nous une immense pitié, l'esprit se sent aussi sa d'une admiration qui l'épouvante, en contempla cette gigantesque audace de tout un siècle insur contre l'humanité.

Mais qu'il en soit fait, je le veux, de la religio Elle a été jusqu'ici l'abri, la consolation et l'amou des peuples; nous lui devrions, peut-être, que que reconnaissance : n'importe! sacrifions-la si

ailosophie, qui demande à lui succéder, peut nous onner quelque chose de mieux. Examinons.

Une première observation frappe tout de suite, rsqu'on étudie les écrits philosophiques de Voltire : c'est qu'il n'a proprement aucune œuvre de raie philosophie, c'est-à-dire, aucun traité méthoique et suivi où il se soit appliqué à développer vec ensemble les grandes questions que pose cette ience : la question du monde et de son origine; question de notre âme, de ses facultés, de ses pérations, de sa nature et de sa destinée; la quesion de Dieu, de son essence, de ses attributs et de n action sur le monde. Ce n'est pas que ces quesons ne reviennent continuellement sous sa plume; ais il les touche et ne les traite pas. Et c'est chose urieuse, en vérité, de voir avec quelle facilité et uelle prestesse d'esprit il soulève tous ces grands roblèmes, sous le poids desquels les plus fortes ntelligences ont paru s'incliner et faiblir. Il les orte, lui, avec une légèreté et une espèce de bonne râce amusante qu'on n'avait jamais vue et qui ne reverra plus. Et c'est ensuite une telle rapidité de ouvement, une telle vitesse de questions et de olutions se précipitant les unes sur les autres, que sprit le plus ferme en est comme étourdi et déoncerté, et ne sait plus à quoi s'en prendre.

Il y a plus : Voltaire échappe à toute discussion ossible par les contradictions incessantes dans lesuelles semble se jouer sa pensée. Il n'est pas une

seule question de philosophie, grande ou petit dans laquelle il n'ait dit vingt fois le pour et contre, avec la même assurance. Toutes ses œuvr pourraient se partager en deux parties égales, détruisant l'une par l'autre. Sa philosophie est tou de caprice et de passion, elle ne va que par bouta et emportement; rien de grave, rien de suivi. C'e un artiste qui s'abandonne aux impressions du m ment; c'est un chef de parti qui agit selon le tem et les circonstances, et change à tout instant s manœuvres. La critique sérieuse, vingt fois déjou par toutes ces marches et contremarches d'une di lectique perfide, finit par comprendre qu'elle e attirée dans un piége, et qu'il y a simplicité de part à vouloir engager une lutte réglée avec un a versaire qui ne se tient pas en place. Osons cepe dant défier ce Protée; assujettissons sa trompeu mobilité sous les fermes étreintes de la logique, forçons-le de nous dire les pensées qu'il cache da son sein.

Commençons par la question de Dieu. Voltai croyait-il à l'existence de Dieu? Je ne sais. Q peut dire ce qu'il croyait ou ne croyait pas, qu'il était ou n'était pas. Cherchait-il à le savo lui-même? Il traite Dieu comme les homme selon la circonstance et l'à-propos. Dans la poés sérieuse, il le chante; c'est beau et grand. Dans poésie légère, il en rit; c'est piquant et brav Dans la métaphysique, il en doute un peu: c'e

ıilosophique et transcendant. S'il faut en dire
on avis et l'impression générale qui m'est restée
la lecture de ses œuvres, Voltaire n'était pas
hée, mais il aurait bien voulu l'être. On sent que
dée de Dieu l'offusque et le chagrine. Il y a dans
tte âme une espèce d'orgueil satanique humilié
révolté. On dirait un de ces animaux indomptés
perfides, qui s'inclinent en rugissant sous la
ıain qui les maîtrise, et mordent avec une docilité
roce le frein qui les gouverne. Sous l'idée de
ieu, dont il est écrasé, Voltaire aspire à l'athéisme,
ɔmme la bête sauvage sous la muselière aspire à la
berté.

Le nom seul de Dieu a des charmes secrets; il
otte sur l'imagination des peuples avec une puis-
ınce de séduction invincible. Voltaire sent devant
ıi cette majesté formidable et s'incline. Il n'était
as de ces philosophes qui ne s'écoutent qu'eux-
ıêmes, poussant les choses à outrance, et ne crai-
nant pas, au besoin, de rompre en visière avec le
enre humain. C'était bon pour Diderot et le baron
'Holbach. Il avait, lui, un autre rôle et une autre
olitique, qui lui commandaient d'autres ménage-
nents.

Mais qu'importe, au surplus, que Voltaire crût à
existence de Dieu? Disputons-nous donc, ici, d'un
ain mot et d'une abstraction chimérique? Dieu
st tout, ou Dieu n'est rien. La philosophie qui re-
connaît un Dieu, et n'en fait pas le centre de toutes

les choses humaines, a trois fois tort. Elle est i
utile, absurde et hypocrite : inutile, parce qu'elle
donne rien ; absurde, parce qu'elle suppose quelq
chose ; hypocrite, parce qu'elle rit et de ce qu'el
ne donne pas et de ce qu'elle suppose. On aura bea
faire, l'idée de Dieu et l'idée d'une religion révél
sont et resteront éternellement inséparables. Vo
taire le comprenait bien ; et voilà, s'il faut enfin
dire, le vrai secret de cette haine sourde qu'il nou
rissait contre Dieu, auquel il aurait bien pardonn
sans cela, une existence inoffensive dans une éte
nelle solitude. S'il est encore parmi nous des espri
assez malheureux et assez attardés pour rêver
ruine des religions, j'ose les avertir que rien ne se
fait, tant qu'ils n'auront pas arraché l'idée de Die
des entrailles même de l'humanité où elle est
dépôt. Mais qu'ils viennent l'y prendre !

Si Dieu n'est pas en rapport avec nous, c'est don
comme s'il n'était pas. Que nous importe un prin
cipe algébrique ! Ce sont les conséquences positiv
et pratiques qui nous intéressent. Que fait Die
parmi nous ? Voilà toute la question. Voltaire r
pond : « Nulle société ne peut subsister sans ju
« tice ; annonçons donc un Dieu juste. Si la loi
« l'État punit les crimes connus ; annonçons don
« un Dieu qui punira les crimes inconnus. » Voi
qui est digne, net et ferme ; c'est de la haute
bonne raison. Mais voyons encore ; car tout se tie
et s'enchaîne. Dieu est l'idéal de la justice, il en

rotecteur et le vengeur ; les actions secrètes des mes, qui échappent à la loi de l'État, tombent sa juridiction. Mais de quelle manière exerce-cette justice? En quel temps et en quel lieu? Il t de soulever cette question, pour sentir à l'in-t même que l'idée d'un Dieu rémunérateur et *sseur*, comme s'exprimait Voltaire, conduit droit à l'existence d'une autre vie et à l'im-talité de l'âme. Que serait, sans cela, cette su-ne justice dont la mort, complice plus puissant, drait nous affranchir? Que pensait donc Vol-e sur cette question décisive et souveraine de mortalité de l'âme?

coutons-le dans les moments où il parle avec le de modération et de gravité : « Je n'assure oint que j'aie des démonstrations contre la spiri-alité et l'immortalité de l'âme : mais toutes les raisemblances sont contre elle (1). » Et repre-t ensuite son ton railleur : « Nous osons, dit-il, ettre en question si l'âme intelligente est esprit matière, si après nous avoir animé, un jour, r cette terre, elle vit après nous dans l'éternité. es questions paraissent sublimes : que sont-les? Des questions d'aveugles qui disent à d'au-es aveugles : Qu'est-ce que la lumière (2)? » utons encore; l'homme va s'avouer, il y a ici une reuse trahison de l'ignorance et de l'orgueil. « Il

(1) Traité de Métaph., tom. 32, p. 54. — (2) Dict. Phil., art *Ame*.

« faut que je l'avoue, dit-il, lorsque j'ai examiné
« faillible Aristote, le docteur angélique (1), le di
« Platon, j'ai pris toutes ces épithètes pour des
« briquets : je n'ai vu dans tous ces philosophes
« ont parlé de l'âme humaine, que des aveu
« pleins de témérité et de babil. » Je deman
pour l'honneur de Voltaire, que personne ne c
qu'il ait lu seulement deux pages de ces immor
philosophes, et qu'il ait pu les juger après a
cette frivolité arrogante qui révolte et fait pitié.

Que nous importe maintenant de savoir ce
pensait Voltaire sur les autres questions de la p
losophie? Et quelle question peut nous intére
encore, notre néant une fois décrété? Que n
fait la spiritualité ou la matérialité de notre âm
la liberté ou le fatalisme, la distinction du bien
du mal, l'origine de la matière, l'existence mê
de Dieu? Si l'homme n'est pas immortel, tout cro
à la fois, idées et principes, religion et philosoph
morale et vertu ; tout tombe avec nous dans
néant. Rien n'est pour nous, si tout n'est pas t
jours. Si les principes sont, ils sont éternels;
sont éternels, nous le sommes aussi, nous qui
comprenons et qui en sommes régis. L'éternité
idées et des principes, c'est notre propre éterni

(1) Saint Thomas, surnommé l'Ange de l'École. Le texte porte (édit. de
in-8°) le docteur *évangélique* pour le docteur *angélique*. Supposons que
une faute de typographie, et que Voltaire connaissait, au moins de non
auteurs dont il parlait.

; vivrons éternellement en eux, comme ils vi-
ıt éternellement en nous. Toute philosophie
n'est point assise sur cette double et indivisible
nité de l'homme et des principes, n'est que de
hilosophie pour un jour, qu'un tour de soleil
naître et qu'un autre tour de soleil emporte.
e me reste plus rien à dire sur la philosophie
'oltaire.

a question sociale et politique, à laquelle nous
vons maintenant, se trouve déjà implicitement
lue dans ce qu'elle a de fondamental, par les
stions précédentes qui dominent tout. En de-
s, en effet, de toute religion et de toute philoso-
e, quel moyen de constituer les sociétés hu-
nes et d'y établir quelque ordre sérieux et du-
le? Je n'insisterai point cependant sur cette fin
non-recevoir. Je sais que l'homme agit mieux
l ne raisonne, et qu'il ne tire jamais les dernièe-
conséquences de ses erreurs. Le bon sens de la
essité le guide, lorsque celui de la raison l'aban-
ne; l'aiguillon de la nature le rappelle, mal-
lui, dans le sillon de la vérité qu'il veut fuir.

e dix-huitième siècle a deux grandes périodes
ı distinctes, mais étroitement liées l'une à l'autre:
ériode des études philosophiques et religieuses,
embrasse la première moitié de ce siècle; et
période des études économiques, sociales et
tiques, ou des études d'application; c'est-à-
e. la seconde moitié du dix-huitième siècle, qui

s'inaugura par un immortel chef-d'œuvre de rai
fine et supérieure, l'*Esprit des Lois*, et finit pa
révolution la plus profonde et la plus étendue d
l'histoire des peuples ait gardé le souvenir. Dan
premiere période, c'est la lutte contre la religio
le sacerdoce; Voltaire y domine et dirige tout. A
la seconde, commence la guerre timide d'abo
audacieuse bientôt et effrénée, contre les insti
tions sociales et la monarchie. Dans les vingt-c
premières années de cette seconde période, Volta
vit encore et garde, sans contredit, la supério
d'influence et d'éclat que lui ont acquise quara
années de travaux et de gloire. Mais son âge, d
sur le déclin, ne lui laisse plus ni le courage d'es
nécessaire pour entrer si tard dans le nouveau c
cle d'études qui se forme, ni cet autre courage
caractère que réclament les luttes périlleuses des
volutions où la génération nouvelle va s'engager.
n'est donc pas dans Voltaire que nous aurion
chercher, si c'était ici le lieu, la solution des gra
problèmes de législation et de politique qui co
mencent à se poser, et dont l'application ne se f
pas longtemps attendre chez un peuple nature
ment impatient et passionné.

Il ne faut pas croire cependant que Voltaire s
resté étranger à ces questions. Son *Commentaire*
l'Esprit des Lois, son autre *Commentaire des Délit*
des Peines, par Beccaria, ses critiques si amères
si cruellement vraies du *Contrat Social* de Je

ques, ses nombreux et éloquents plaidoyers pour ven, Calas, La Barre, Lally-Tolendal, Montbailly, rangiès, etc.; une infinité de petits opuscules s de diverses circonstances et du besoin qu'avait ltaire d'intervenir dans les affaires de tout genre i préoccupaient l'opinion publique, ses travaux storiques, enfin, l'ont amené souvent à faire con- itre, non pas son système (car Voltaire n'avait de stème en rien, et moins encore en politique), mais lement quelques-unes de ses vues, ses aperçus plus généraux et sa manière d'envisager les ands problèmes de l'organisation sociale plutôt e celle de les résoudre. Mais ici encore Voltaire laisse aller à la préoccupation constante de son prit, à cette impulsion naturelle de ses idées vers questions religieuses qu'il ne perd jamais de vue. politique, la législation, l'économie, ne parais- nt l'intéresser que de ce côté. Ce sont les querelles Jansénisme et du Quiétisme, dont il fait dépendre esque tous les malheurs de la société; ce sont les mes et les possessions territoriales du clergé, aux- elles il attribue toutes les souffrances de l'agricul- re; ce sont les couvents, les moines et les reli- euses, qu'il accuse d'*entretenir la fainéantise* et *maigrir la population* : « Une bonne femme, dit-il, qui nourrit deux enfants et qui file, ne rend-elle pas plus de services à la patrie que tous les couvents n'en peuvent rendre?.... Si les deux cent mille livres de tel couvent étaient partagées

« entre cent officiers, n'y aurait-il pas cent bons
« toyens récompensés, cent filles pourvues, qua
« cents personnes au moins de plus dans l'État,
« lieu de cinquante fainéants? » Quoique l'econor
politique soit loin d'être encore une science par f
tement assise, elle a fait assez de progrès pour ne
permettre de trouver tous ces hardis raisonneme
un peu mesquins et même un peu naïfs. Les épr
ves politiques par lesquelles nous avons passé
puis cinquante ans, nous ont appris également
les querelles dogmatiques n'étaient pas la se
cause de trouble des États, qu'elles n'étaient mê
pas la plus à craindre; et nous savons aussi, aujo
d'hui, que tous les malaises et toutes les misères
ciales ne devaient pas finir, le jour où il ne ser
plus question de religieuses ni de moines, de dîm
ni de clergé.

Mais il faut reconnaître, et c'est un fait digne
remarque, que, dans les questions positives
pratiques de la vie sociale, toutes les fois que
religion n'y est pour rien, Voltaire montre u
fermeté de raison, une netteté de bon sens, u
modération même et une sagesse, qui contraste
singulièrement avec son audace effrénée dans
matières religieuses, et son impatience de destru
tion si radicale et si absolue. Ses écrits sont remp
d'idées saines et élevées sur la constitution des Éta
sur l'administration et le gouvernement, sur la
gislation criminelle et la justice en général. On

vent invoqué son nom au milieu de nos orages itiques; je doute qu'il eût toujours été du côté ceux qui se faisaient une arme de son autorité. manière dont il définit la voix publique mérite tre citée à ce sujet et de n'être jamais oubliée : Je n'entends point, dit-il, par voix publique, celle le la populace, qui est presque toujours absurde. Ce n'est pas une voix, c'est un cri de brutes. Je parle de cette voix des honnêtes gens réunis, qui réfléchissent, et qui, avec le temps, portent un jugement infaillible. » Grand seigneur, goût et de fortune, Voltaire ne montra jamais une médiocre sympathie pour ce que nous appons aujourd'hui les masses, et qui était la popue d'alors; il avait pour les révolutions cette régnance naturelle à tous ceux qui possèdent et veulent jouir. Les aristocraties corrompues sont iquement impies et despotiques.

Les questions politiques et sociales ont trop peu cupé Voltaire, pour que je doive y insister dantage. J'ai traité plus au long les trois questions écédentes, de la tolérance, de la religion et de la ilosophie, parce que c'est là, en effet, tout le nd de son esprit et de ses idées, et qu'il importait, r conséquent, de les mettre en plus grande évince. Il me semble avoir suffisamment fait conître le philosophe et le penseur. Arrivons à l'évain.

SECONDE PARTIE.

De l'idée à la forme, de la pensée à la parole philosophe à l'écrivain, il y a une transitio nécessaire et si prochaine, que, l'une de ces d choses étant donnée, il est facile d'en induire l'a et de la déterminer : l'une est le moule, l'autr l'empreinte. Si donc j'ai réussi, comme j'ose pérer, à montrer le caractère propre et particu de la philosophie de Voltaire, les habitudes de esprit, ses manières d'être, pour ainsi dire, qualités et ses vices, ne possédons-nous pas tous les secrets de sa littérature et de son style?

Philosophe audacieux, léger, sceptique et r leur, il sera écrivain d'imagination et d'esprit.

llies et de mouvements, de contrastes et d'anti-
ses, de sarcasmes et de bons mots. Sa parole aura
coloris vif et brillant que donne une certaine
rdiesse d'esprit impétueuse et souple, ce mordant
uel et fin du doute aiguisé par l'ironie, et je ne
s quelle énergie particulière, rapide et soudaine,
i saisit le lecteur à l'improviste avant qu'il ait pu
mettre en garde, le désarçonne et l'enlève.

Et, malgré tout, malgré toutes les séductions de
magination et de l'esprit, cette parole n'excitera
nous aucun intérêt puissant, aucune sympathie
ofonde. C'est quelque chose qui frappe et ne
uche pas, qui amuse et ne plaît pas, qui fait rire
n'égaie pas, qui excite et n'échauffe pas, qui remue
n'attendrit pas. Ce sont des ébranlements, des
cousses, des transports; point de passion réelle;
oint d'enthousiasme. Tout vient de la tête, rien
u cœur; l'esprit se sent partout, l'âme nulle part.
n croit voir un tableau savamment combiné :
utes les parties en sont accusées avec justesse,
s poses sont naturelles et faciles, les couleurs
ches et brillantes; et cependant l'œil y cherche
n vain ces beautés mystérieuses de l'inspira-
on, qui, se répandant dans toutes les parties
e l'œuvre, comme le sang dans toutes les par-
es du corps, leur donnent la grâce et la force, le
ouvement et la vie. Et il doit en être ainsi :
homme ne mettra jamais dans ses œuvres que ce
ui est en lui; et quelle vie, quelle chaleur peut-il y

avoir sous les glaces du scepticisme et de la railler

Philosophe d'un jugement sûr et pénétrant, V taire sera un écrivain de goût; car le goût, c' le jugement même appliqué aux arts par l'im gination. Je ne sais si une certaine forme d' prit habituellement porté aux singularités et a contrastes, peut se concilier, en dehors même toute passion, avec la droiture parfaite du ju ment; mais je crois remarquer que le goût de V taire, quoique généralement irréprochable, en un peu altéré. La perfection du goût, c'est la s briété de toute chose; la sobriété surtout, peut-êt de ce qu'on appelle esprit, qui, sagement distribu pique, excite et récrée, mais dont la profusi étourdit et lasse. Ne peut-on pas reprocher abus à Voltaire? Ne lui arrive-t-il pas trop souver surtout dans ses œuvres sérieuses, de préférer antithèses brillantes aux beautés simples et nat relles, de mettre des traits d'esprit et des bons mo lorsque le sujet demanderait des sentiments et d passions? Je déclare que je ne lui trouve jamais mauvais goût; mais il n'a pas toujours ni tout goût, ni l'espèce, ni la mesure de goût que je vo drais, et que j'admire dans tous les grands éc vains du siècle précédent. Ceci me rappelle q Voltaire écrivait dans un siècle de décadence; nous devons lui rendre cette justice, qu'au mili de la contagion du mauvais exemple, il a conser presque intactes les bonnes traditions, et retar

ıt-être, à lui seul, d'un demi-siècle, l'altération
›fonde que devait subir notre langue et notre
érature.

Voltaire a été, parmi nous, le dernier représen-
t de cette grande école littéraire du dix-septième
:le, qui restera comme l'éternel honneur de la
ınce et de l'esprit humain. S'il ne l'a point conti-
ée dans toute sa noblesse et sa simplicité, s'il en
ıissé perdre, sans doute, la fleur la plus exquise,
ui a donné, en revanche, une spontanéité hardie,
: allure leste et prompte, et comme un dégage-
nt soudain de tous ses mouvements, qui semble
nplaire davantage à l'impétuosité naturelle du
ıie national.

Philosophe d'une conception peu étendue et peu
te, ses ouvrages littéraires manqueront de gran-
ır et d'ensemble. Au premier abord, ses plans
ésentent d'assez larges dimensions, des lignes
rdies, des combinaisons heureuses. Mais pour
ı qu'on observe, il se découvre tout de suite une
›lesse intérieure qui s'attaque au principe même
l'œuvre et en énerve toutes les parties. C'est
ıme un défaut général d'articulations et de join-
es; plus on pénètre avant, plus le désordre se
hit. L'œuvre se soutient cependant, et montre
: certaine régularité extérieure; mais c'est de
tifice et de l'habileté, plutôt qu'une énergie
ile. Voltaire n'embrasse jamais bien ses sujets; il
les embrasse point en entier, il ne les embrasse

point avec ordre, il ne les embrasse point av
force. On dirait même qu'il n'y pense pas; sa plu
paraît toujours courir un peu à l'aventure, et l'
remarque dans sa marche une incertitude con
nuelle, comme celle d'un homme qui s'est mis
route sans itinéraire, et qui ne s'occupe que d'all
en avant, sans trop savoir où il aboutira.

Et ce n'est pas seulement dans la conceptio
générale de ses plans, mais dans l'exécution ell
même, que la force et la profondeur de l'art sem
blent manquer à Voltaire. Personne n'admire pl
que moi ce style clair et ferme, transparent et solid
élégant et précis, exact et facile; abondant, cour
dégagé, imprévu, brisé, saccadé, sautillant, imp
tueux; négligeant toutes les ligatures, brusqua
toutes les transitions, se suivant cependant et s'en
chaînant par des liaisons inattendues qui naisse
on ne sait comme, qui viennent on ne sait d'o
suivant toujours la pensée pas à pas, observant tout
ses fantaisies et tous ses caprices, se pliant à tous s
mouvements, s'élançant aussitôt qu'elle, s'arrêta
quand elle s'arrête, sans jamais aller au delà
rester en deçà. Son imagination mobile court s
chaque idée, impatiente d'en atteindre une autr
Il met tout une pensée dans un mot, tout un ra
sonnement dans une phrase, tout un traité da
une page. Je ne crois pas que notre langue ait é
parlée et puisse jamais l'être avec plus de liber
et de justesse, avec une plus fière indépendance

ıs de la grammaire et une plus grande fidélité
ıt à la fois. On dirait qu'elle a été faite tout ex-
ès pour lui; tant elle paraît naturelle à la forme
son esprit, tant elle est souple et docile sous sa
ıme. Il ne cherche rien, les mots lui viennent
ux-mêmes, chacun prend sa place, et la phrase
faite sans qu'il ait paru y songer.

Encore une fois, je suis ravi de tant et de si rares
alités; mais ne me sera-t-il pas permis de dire
e ce style si rapide et si brillant manque de dé-
loppement et d'ampleur, et qu'il n'atteint presque
mais les grands effets de l'art? Je parle ici de ses
andes compositions, en poésie surtout, parce que
sprit et la facilité ne suffisent plus alors, et qu'il
ıt des facultés de style plus étendues et plus
utes, des ressources plus savantes et des propor-
ns plus vastes.

Dans cette esquisse générale de la littérature de
oltaire, il est un trait particulier que nous n'a-
ns fait que toucher, et qui mérite d'être étudié
parément, comme le plus énergique et le plus
illant de toute la physionomie de l'écrivain : c'est
Esprit. Il n'y a qu'une voix sur ce qu'on appelle
esprit de Voltaire; esprit vraiment prodigieux et
icroyable, loué des uns, déploré des autres, ad-
iré de tous, mais qui n'a pas été, peut-être, sou-
is encore à une analyse assez sévère.

L'esprit est la partie vive et déliée de l'âme; le
ıgement ou le bon sens en est la partie forte et so-

lide. C'est le bon sens qui instruit et qui prou
c'est l'esprit qui attache et qui plaît. Autant il y a
manières différentes de plaire et d'attacher, aut
il y a aussi de genres d'esprit différents. Les diver
sortes d'esprit sont plus ou moins élevées intell
tuellement, selon qu'elles s'adressent et qu'el
répondent en nous à des facultés plus ou mo
hautes. Il y a de l'esprit dans les Provincia
de Pascal, dans Molière, dans Lafontaine, da
madame de Sévigné; et il y en a aussi, sans
doute, dans Voltaire, mais ce n'est plus
même genre. En quoi consiste la différence? La
sons Voltaire se définir d'abord lui-même : «
« qu'on appelle esprit, dit-il, est tantôt une com
« raison nouvelle, une allusion fine; ici, l'abus d'
« mot qu'on présente dans un sens et qu'on lai
« entendre dans un autre; là, un rapport déli
« entre deux idées peu communes; c'est une mé
« phore singulière; c'est une recherche de ce qu'
« objet ne présente pas d'abord, mais qui est
« effet dans lui; c'est l'art de réunir deux cho
« éloignées, ou de diviser deux choses qui para
« sent unies ou de les opposer l'une à l'autre.
Voilà l'esprit tel que l'entendait, et j'ajoute, tel q
le pratiquait Voltaire. Mais s'il n'est pas d'autre
prit que celui-là, j'ose dire que Lafontaine, Pas
et Molière lui-même n'en ont pas; car, rien
semblable ne se rencontre en eux. C'est par le fo
même des choses, par les idées, par le jeu natu

s passions, par la vérité saisissante des peintures
ils nous intéressent et nous amusent, et nulle-
ent par des contrastes et des singularités, par des
positions de mots ou d'idées, et toutes ces autres
tites ressources artificielles, qui sont tout juste à
sprit ce que les manières sont à la bonne grâce.

La légèreté incontinente de Voltaire fait, si je ne
e trompe, la plus grande partie de son esprit. Il
tient toujours à la surface des choses; moins il
it, plus il affirme; à défaut de raisons, il recourt
x bons mots, après les bons mots aux injures. Si
e question l'embarrasse, il montre qu'elle est ri-
cule, absurde; si un homme le contredit, il l'é-
ase d'épithètes insultantes et burlesques. Ces
ons lestes et triviales peuvent amuser certaines
ns, j'avoue qu'elles me déplaisent. Cela fait rire
urtant, mais c'est dans la partie inférieure de
me. Ce rire même ne dure pas, et il laisse après
i un sentiment pénible, entre la honte et le
mords. Faut-il donc, au surplus, tant d'esprit
our faire rire les hommes, même les plus sérieux?
us d'un philosophe se déride, peut-être, volon-
ers devant les scènes grotesques d'un simple tré-
au. Dieu me garde d'user ici de représailles, et
e tomber dans les écarts que je condamne. Mais
tiendrais mal mes premières résolutions de pleine
entière franchise, si je ne disais que les trois
uarts de ce qui fait rire dans Voltaire, ne sont
d'un genre plus élevé, ni très-souvent même

d'un meilleur goût; et je me persuade qu'on s
apercevrait, sans un certain prestige de st
toujours heureux et une inconcevable facilité
mêler à ces dévergondages des choses pleines
sens. La liberté qu'on se donne de tout dire, sa
honte ni retenue, facilite étrangement le r
d'homme d'esprit : celui-là seul mérite ce nom
sait unir la gaîté à la réserve, amuser sans ê
grossier, faire rire sans faire rougir. L'esprit
Voltaire est, j'en conviens, plus vif et plus m
dant; mais celui de Pascal et de Molière est, sa
contredit, plus élevé et plus fin. Je ne crains
d'affirmer ceci, et l'expérience serait décisive,
elle est vraie : à mesure que l'on s'élève dans les
licatesses de l'intelligence et du sentiment, on go
et on apprécie toujours mieux Pascal et Molièr
Voltaire, au contraire, toujours un peu moins.

Tels sont les caractères généraux du style
Voltaire et de sa littérature, que j'ai montré sou
du fond même de sa pensée et de sa philosoph
J'entre maintenant dans l'examen particulier
chacune de ses œuvres.

Mais quelle immense carrière s'ouvre ici à la c
tique étonnée! C'est le domaine entier des lettres
de la pensée. L'abondante souplesse de Volta
s'est étendue sur toute la surface et en a touc
tous les horizons. Prose et poésie, histoire et roma
sérieux et burlesque, tragédie et comédie, odes
satires, contes et épîtres, lettres et pamphlets

st aucun genre, aucune forme de littérature qui it tenté l'ambitieuse facilité de sa plume. Pour us orienter dans cette espèce d'océan littéraire, y a deux grandes divisions qui nous sont indiées par la nature même des choses, et qui forent comme deux mondes de notre intelligence : monde de l'idéal et des fictions, et le monde s réalités et des faits; l'un la poésie, l'autre la ose.

Voltaire était-il poëte ? Il y a une poésie de rme et une poésie de fond, une poésie de ots et une poésie d'idées. Si la poésie consiste à rler d'une manière plus recherchée et plus fine e le commun des hommes, à revêtir ses penes d'un certain lustre et d'un certain éclat, à les nfermer dans une mesure déterminée qui reent périodiquement la même, à les développer ec une élégance abondante, en y semant avec rgesse les figures, les métaphores et les allépries; si c'est là toute la poésie, je suis d'avis que oltaire était poëte. Mais si la poésie est quelque ose de plus haut, si, comme nous en avertit cette ngue grecque dont tous les mots sont des traits lumière, c'est la puissance même de *créer* dans beau et dans le grand, de s'élever par un suime enthousiasme jusqu'aux régions pures de bstrait, d'y saisir avec vigueur de grands types et e grandes images, de les revêtir d'une forme huaine, et de les faire mouvoir ensuite avec toute

l'énergie d'une réalité vivante; si c'est là la v
poésie, mère des fortes pensées, des sentim
généreux et des inspirations profondes; avant
prononcer que Voltaire était poëte, un peu d
sitation, peut-être, devrait se pardonner. Qu'il
soit permis de le dire : je trouve plus de génie
tique dans une seule oraison funèbre de Bos
que dans toutes les poésies de Voltaire. En par
ainsi, ce n'est point Voltaire que j'abaisse, c'e
poésie que j'élève à toute sa hauteur.

La réputation poétique de Voltaire se fo
principalement sur le poëme de la Henriad
sur ses tragédies.

Je ne rechercherai pas si le sujet de la Henr
est épique. L'épopée ne tient pas au sujet, mai
poëte. La Henriade pouvait être une épopée, e
n'est qu'un roman. Est-ce la mesure et la rime
font l'épopée? Otez-les donc, et voyez ce qui r
Qu'est-ce que l'épopée? Un idéal humain dans
proportions gigantesques, mis en action. Qu'es
que la Henriade? Un grand tableau, sans mo
ment et sans vie, où toutes les tailles sont
gaires et toutes les figures communes. Je vois
hommes et pas un héros, sans excepter Henr
qui lui-même n'est que le héros de la pièce et
pas un héros.Ce seul mot, dans sa grandeur ho
rique, confond la Henriade et montre sa petit

Voulez-vous sentir la différence du roman e
l'épopée? Comparez seulement le quatrième ch

l'Énéide avec le neuvième chant de la Henriade, amours de Didon et d'Énée avec celles de Gabrielle et de Henri IV. La grande reine de Carthage, noble d'abord, si fidèle et si chaste, si passionnée suite, si malheureuse et si sublime : voilà de opée. Mais cette jeune Gabrielle, si facile au ge, si tendre sans amour, sitôt séduite sans ssion, simple maîtresse de roi, amenée à la fin poëme pour être la victime d'un caprice né du sard et qui s'évanouit l'instant d'après : voilà roman. On reproche à Énée de n'être point ssionné; mais devait-il l'être? Il ne fallait pas ux passions, celle de Didon suffit; ce sont les ideurs mêmes d'Énée qui l'irritent, l'exaltent la poussent enfin au désespoir. Au surplus, si ée est froid, du moins n'est-il point vil. Mais mment excuser Henri IV, comment ne pas le épriser, lui qui, le lendemain d'une bataille, dans moment le plus critique de ses affaires, quitte n armée, se livre à la première apparence du aisir, et s'en va, séducteur vulgaire, et qui pis , capitaine perfide, déshonorer une jeune fille ns défense, dont le père risque actuellement sa e pour lui, comme nous en avertit le poëte :

. . . . . Elle attendait son père,
Qui fidèle à son roi, vieilli dans les hasards,
Avait du grand Henri suivi les étendards.

Je le répète, voilà du roman ; et, s'il faut le dire, mauvais roman.

On dit que les événements étaient trop voi
qu'il leur manquait le prestige des âges et l
cours du merveilleux. Homère était-il donc
éloigné de la ruine de Troie? Et quel est ce
veilleux dont on veut parler? Je n'en connais q
seul de nécessaire à l'épopée; c'est celui qui
naturellement de la grandeur idéale des ty
derrière laquelle l'imagination voit toujours
que chose de surnaturel et de divin. Le mervei
qui fait intervenir directement Dieu et les
sances supérieures, est, sans contredit, un gra
puissant ressort; mais ce n'est point l'épopée.
merveilleux même ne manquait pas au sujet;
la foi et le génie qui manquaient au poëte.

On parle de la philosophie et de la haute n
lité de ce poëme. Je vois, en effet, qu'il est
contre une religion accusée de superstition
fanatisme; mais pourquoi cette religion,
avoir eu tort dans les neuf premiers chants, a-
raison dans le dernier? Quel est cet étrange h
qui triomphe en passant dans le camp ennem
Ligue est cruelle, fanatique, forcenée; et c'es
qui l'emporte. La Réforme est tolérante, nobl
généreuse; et c'est elle qui succombe. Qu'im
que Henri IV entre dans Paris? ce n'est
transfuge. Les hommes meurent, les mur
croulent; mais l'idée reste debout, et le poëte
même, oubliant son œuvre, tombe à genou
chante son triomphe. S'il y a dans la Henriad

tre philosophie et une autre moralité que celle-
je ne les connais pas.

Je conviendrai maintenant, tant qu'on voudra,
e ce poëme renferme de magnifiques tirades, des
s heureux, de belles descriptions, des peintures
imées, des comparaisons ingénieuses, des figures
rdies, d'intéressants épisodes, d'éloquentes ha-
ngues, des portraits bien saisis, des pages bril-
ntes, des chants même bien soutenus. Mais pas
us dans le style que dans l'idée, la Henriade n'est
ique; elle manque de grandeur et d'ensemble,
ns l'un comme dans l'autre: le génie ne se divise
s. Il en peut coûter à notre vanité; mais en dépit
la Henriade, notre tête épique est encore en de-
eure de faire ses preuves.

Soit que la tragédie demande une moins grande
ce de conception, soit qu'elle convienne mieux
r sa forme à la nature de notre esprit, il est
tain que la littérature française a pris de ce
té une glorieuse revanche, dont Voltaire partage
bénéfices. Ses tragédies ont sur la Henriade une
périorité incontestable. Ce n'est plus cette lan-
eur molle et froide du poëme qui se traîne plutôt
'il ne marche. Il y a dans ses tragédies du mou-
ment et de la vie, de l'action et de l'intérêt. Elles
ont toujours une forte impression sur la mul-
ude, et exciteront très-vivement son admira-
on. Si Voltaire était notre seul tragique, il serait
and; mais peut-on lui donner ce nom à côté de

Corneille et de Racine? Mérope, Alzire, Zaïre, T
crède, Mahomet sont certainement de belles tra
dies; mais qui voudrait les comparer à Andromaq
Phèdre, Iphigénie, Athalie, Cinna, les Horac
Polyeucte?

Il est une observation qui me frappe et qui ex
que tout. Une pièce de Voltaire fait plus d'effet à
première représentation qu'à la seconde, plus à
foule des esprits qu'à l'élite. Il en est tout le contra
de Corneille et de Racine : de Racine, dans tou
ses pièces; de Corneille, dans ses bonnes. A q
cela tient-il? Il y a deux moyens d'exciter la cur
sité des hommes et de provoquer leur intérêt d
les jeux scéniques. L'un consiste dans une succ
sion rapide de mouvements imprévus et de co
soudains, qui tiennent continuellement le spec
teur en haleine, et renouvellent à chaque instan
surprise. L'autre, plus simple et plus profond t
à la fois, prend une idée à son origine, la suit d
tous ses développements, et la conduit par une su
graduée de faits qui s'enchaînent jusqu'à son
noûment. Ces deux systèmes peuvent se résu
ainsi : le système des mouvements multiples et
la surprise; le système du mouvement simple
continu, et de la réflexion. Le premier de ces s
tèmes est plus fait pour la première représentat
que pour la seconde, parce qu'il est de la nat
des surprises de ne se renouveler qu'avec pein
toujours affaiblies; plus pour la foule des spec

rs que pour les connaisseurs de choix, parce
e ses beautés étant, pour ainsi dire, toutes à
térieur, frappent et saisissent du premier coup,
n'ont besoin, pour être saisies, que d'une certaine
sibilité instinctive, du regard seul, en quelque
te.

Les tragédies, selon l'autre système, demandent
ur être comprises et senties des intelligences au-
sus du commun, des esprits cultivés par la
exion et l'analyse. Leurs beautés plus voilées
leurs combinaisons plus savantes, se révélant
jours mieux à mesure qu'on les observe plus
gtemps et de plus près, ménagent des plaisirs
jours plus vifs pour chaque représentation nou-
le : *Decies repetita placebit.* Voilà Voltaire, et voilà
rneille et Racine. Celui qui sera pressé de recueil-
des applaudissements et des couronnes, devra
vre Voltaire. Si l'on préfère les honneurs de la
stérité au bruit flatteur des acclamations, et la
ire à l'amour-propre, il faut travailler comme
rneille et Racine, et se résigner.

La tragédie est tout entière dans le jeu énergique
s passions. Les passions ne se contrefont pas.
ur les faire agir et parler avec vérité, il faut les
tir, ou plutôt, peut-être, les avoir senties et en
e encore capable. Il ne faut pas confondre les
ssions de cœur ou de sentiment, et les passions de
e ou d'imagination. Leur langage a des différences
t à la fois délicates et profondes. Elles n'échap-

pent point aux vrais connaisseurs qui joignent u sensibilité vive à un goût exercé; mais le comm des hommes s'y trompe aisément, et se montre trè souvent plus sensible aux exagérations outrées tombent toujours les passions de fantaisie, qu'a langage simple et naturel des passions sincèr C'est un peu comme les femmes, dit-on, qui laissent prendre plus facilement aux hommag empressés de la légèreté, qu'aux démonstratio respectueuses et timides d'un amour sérieux. J'ét blis cette différence entre Voltaire et Racine : premier fait parler la passion comme un homm d'esprit et d'imagination qui veut être galant; second, comme un homme réellement épris, q laisse échapper à regret des paroles qui le t hissent.

Quand j'ai relu les tragédies de Voltaire, Zai entre autres, et que j'ai voulu les analyser, je s resté étonné, je l'avoue, non-seulement de la f blesse des plans en général, mais du peu de consi tance même du style, et de la pauvreté réelle qui cache sous le vernis d'une magnificence trompeu Les tragédies de Voltaire sont toutes prises, po ainsi dire, de la perspective de la scène. Le mouv ment théâtral, qui en fait ressortir les beautés, cache aussi les défauts. S'il n'y avait plus de thé tre, je me persuade que les tragédies de Voltai seraient peu lues; celles de Corneille et de Raci le seraient toujours. Je pense, encore une fois, qu

ffit d'un très-grand talent, d'une grande sou-
esse d'esprit jointe à une imagination vive, pour
ire des tragédies comme Voltaire. On n'en fait
mme Corneille et Racine qu'avec du génie.

Il est difficile de triompher de sa nature; c'est
Minerve contre laquelle il est inutile de s'insur-
er. L'esprit vif et léger de Voltaire s'accorde mal
ec le sérieux élevé des grandes œuvres poétiques,
popée surtout. On sent qu'il se fait violence à lui-
ême. Cette haute tenue d'esprit ne lui est pas na-
relle; cette gravité solennelle le gêne et le fatigue.
on embarras se trahit, moins encore par ses fré-
uentes chutes que par l'élévation exagérée où le
orte l'énergie même des efforts qu'il s'impose. Si
oltaire est poëte, poëte original, d'un mérite à
art et tout à fait incontestable, c'est quand il s'a-
andonne à lui-même, et que, lâchant, pour ainsi
ire, la bride à sa nature, il la laisse aller en pleine
berté. Le genre incisif et malin, léger et vagabond,
atirique et burlesque : voilà sa vocation, et voilà
on triomphe. C'est alors qu'il travaille d'inspira-
ion, c'est alors qu'il devient vraiment poëte...,
uand il n'oublie pas qu'il est homme.

Quelle est cette œuvre qui se présente ici, traî-
ant après elle la pudeur profanée, la religion dés-
onorée, la patrie dans l'opprobre et le deuil, et
humanité dans la fange? Son aspect seul a quelque
hose de souillé et d'infâme; la main qui veut y
oucher hésite et tremble, comme devant un crime;

l'œil qui la voit craint d'être impur. Il s'en exhal dès qu'elle s'ouvre, comme une odeur corromp qui soulève le cœur; la vertu en est alarmée, le vi même s'en étonne. Le critique impassible veut vain l'affronter; le dégoût triomphe de son courag son imagination se salit et s'indigne, dans la so tude même il se sent rougir, le livre lui brûle da les mains comme du feu, et le rejetant tout à co loin de lui avec horreur, il se dit dans la généreu colère de son âme : La critique est-elle donc comr une malheureuse courtisane, livrée aux capric d'une infâme débauche, et condamnée à subir s outrages? Que lui importe de connaître ce qu'el ne peut ni louer ni blâmer? L'éloge serait un crim le blâme même est une honte. Il n'est qu'une seu expiation pour ces attentats énormes à la pude humaine : c'est de les amener comme de gran coupables couverts d'un voile noir, de les montr un instant à la foule épouvantée, et les jeter ensui pour jamais dans les ténèbres. Qu'ainsi soit! que tout écrivain qui cherchera la gloire dans complicité des vices et la corruption des mœu ne trouve, en arrivant à la postérité indignée, q la honte et le silence!

Les poésies légères de Voltaire, Contes, Épître Satires et Discours, mériteraient d'être plus co nues qu'elles ne le sont généralement : je parle so le rapport de l'art et du style. Ce sont les seules, mon avis, qui gagnent à l'analyse, et dont l'étu

fait un profit réel que nulle autre étude ne remplacerait. Si quelqu'un voulait se former au style de l'épopée ou de la tragédie, je lui conseillerais d'autres modèles à étudier que Voltaire. Mais je ne sais si, dans les divers genres que je viens de nommer, notre langue a rien de plus parfait, sans en excepter même les épîtres et satires de Boileau, et les contes de Lafontaine. Boileau et Lafontaine ont, sans contredit, des qualités éminentes qui manquent à Voltaire, au même degré du moins; mais combien Voltaire n'en a-t-il pas qui manquent aux deux autres poëtes, et qui sont, si je ne me trompe, les plus essentielles, c'est-à-dire, les plus appropriées à chacun de ces genres? L'*Épître à Horace,* le *Pauvre Diable,* le *Russe à Paris,* n'ont rien de supérieur dans notre littérature, peut-être même rien d'égal.

Les autres petits poëmes, madrigaux, épigrammes, impromptus, sont loin d'avoir la finesse et l'esprit qu'on leur suppose gratuitement, sur la réputation de l'auteur. Sauf un très-petit nombre d'exceptions heureuses, ce ne sont généralement que des pensées vulgaires, des lieux communs, des allusions banales à la fable ou à l'histoire, le tout sentant un peu la gêne et quelquefois même (qui le croirait dans Voltaire?) le pédantisme classique. Ceci pourra paraître étrange : mais j'en appelle du doute à la lecture.

Il semble, au premier abord, que les habitudes d'esprit de Voltaire devaient l'appeler à de grands

succès dans la comédie; et on s'est beaucoup étonn en effet, qu'il n'ait produit dans ce genre que d tentatives impuissantes. Je serais, quant à mo grandement étonné du contraire. Je ne veux poi faire un paradoxe; mais de tous les genres de litt rature, nul ne demande, peut-être, un esprit pl sérieux et plus réfléchi que la comédie.

Voyez tous les grands comiques, Ménandr Plaute, Térence, et Molière le plus grand de tou Je ne parle pas d'Aristophane; ce n'était qu'un s tirique, comme Voltaire, avec lequel on pourra lui trouver plus d'une autre ressemblance. Qu'est- qui distingue ces immortels censeurs de notre h manité? Je remarque dans tous la même natu d'esprit grave et méditative. Où Molière a-t- puisé cette gaieté comique inconnue avant lu Chose étonnante! elle prend sa source dans u mélancolie profonde, dans une sorte de tristes d'âme douce et rêveuse.

Les rieurs ne font jamais rire : c'est le contras entre le plaisant des choses et le calme impassibl de l'homme qui fait tout le comique.

Il ne faut pas confondre la comédie et la satir L'une étudie les passions et leurs inconséquences l'autre se prend aux hommes et à leurs faiblesses l'une raisonne, l'autre médit. La première exig une grande philosophie d'observation avec un certaine bonhomie de caractère franche et naïve il ne faut pour la seconde que de la malice e

de l'esprit. Rien ne paraît, au premier coup d'œil, plus voisin que la comédie et la satire; rien cependant n'est plus opposé et plus éloigné. Ceci explique tout : Voltaire n'est rien dans la comédie, parce qu'il est tout dans la satire.

L'ambition poétique de Voltaire a joué d'un égal malheur dans deux genres qui sont comme les antipodes de la littérature : la comédie et l'ode. C'est que l'une et l'autre ne souffrent point de médiocrité. Le rire et l'enthousiasme sont deux extrémités de notre nature, qui ne connaissent pas de degrés, et qu'on blesse toujours quand on ne les satisfait qu'à demi. Voltaire ne pouvait atteindre ni l'une ni l'autre de ces deux extrémités; il était trop violent pour l'une, trop froid pour l'autre, trop léger pour toutes deux.

Nous savons maintenant pourquoi Voltaire ne devait point réussir dans la comédie et dans l'ode, pourquoi il devait être plus heureux dans l'épopée, plus heureux encore dans la tragédie, et pourquoi, enfin, il ne devait triompher réellement que dans un seul genre, le léger et le burlesque. Le poëte nous est expliqué; nous connaissons sa force et sa faiblesse, son étendue et ses limites. Arrivons au prosateur.

Il est des hommes dont la pensée et la parole se forment et se développent dans les puissantes lenteurs de la méditation : il en est d'autres, au contraire, que la réflexion semble déconcerter, et qui

ne peuvent penser et écrire que dans une sort
d'impétuosité d'esprit qui les entraîne. Pour ceux
ci, dont la vitesse fait la force, les difficultés qui s
rencontreraient dans la forme du langage affaibl
raient infailliblement leur pensée, en l'obligeant
s'arrêter. Les lourdes entraves de la poésie vont ma
à ces natures impatientes : je n'en excepte que l
poésie légère, où la liberté de genre rachète l'assu
jétissement des formes. A ces ouvriers de la pensée
si actifs et si prompts, c'est la prose qu'il leur faut
la prose avec toute l'indépendance, toute la sou
plesse, toute la variété de ses allures; sa molless
énergique se moulera d'elle-même à toutes les com
binaisons de leur esprit, à toutes les fantaisies d
leur imagination. Comme cet appareil heureux
dû à la science de nos jours, qui saisit au pas
sage les images qu'on lui offre, la prose saisir
aussi ces rapides pensées au vol, et nous les y re
trouverons avec une force et une fidélité d'em
preinte qui nous étaient inconnues. Je dis ceci d
Voltaire : plus poëte par ambition et par goût, plu
prosateur par nature.

Venu dans un siècle étrangement amoureux de
vers et de poésie, Voltaire voulut être poëte et l
fut. Mais je regretterai toujours, pour la gloire d
notre littérature et pour la sienne, qu'il n'ait pa
augmenté sa prose d'autant d'ouvrages utiles, qu'i
a grossi la liste de ses tragédies de pièces faibles e
sans portée. La poésie n'est bonne que quand el

st excellente. Je préférerais, je l'avoue, au poëme ompeusement somnolent de la Henriade, un autre iècle de Louis XIV. C'eût été, tout à la fois, moins le peine peut-être pour l'auteur, et plus de profit our nous.

En prose comme en poésie, Voltaire s'est exercé ans tous les genres, et a réussi dans tous. Mais i encore, c'est dans le genre léger, ou plutôt dans n certain genre mixte, mi-sérieux et mi-plaisant, ue se marque le mieux l'originalité de son talent : ant il est vrai que la nature reprend partout ses roits, et qu'elle ne se prête jamais bien aux conraintes qu'on lui impose.

Plusieurs de ses grandes compositions historiques se distinguent, sans contredit, par une gravité noble et soutenue ; mais cette gravité même quelque chose de sec, comme il arrive toujours ux hommes naturellement légers, qui veulent tre sérieux. On ne peut cependant contester à Voltaire un heureux mélange de toutes les qualités qui font un historien éminent. Comme écrivain, nul ne connut mieux l'art de composer et le lier le récit, de rattacher les événements entre ux, de les mêler et de les disjoindre à propos ; l'esprit passe sans surprise d'un fait à un autre, et suit les développements de l'œuvre jusqu'au bout, ans peine, sans effort, et presque sans travail. Son style a ce juste tempérament de simplicité et d'élégance, de souplesse et de fermeté, qui convient au

sérieux élevé de l'histoire. Comme juge et comm
critique, il possède non-seulement par raison, ma
par instinct et par nature, cette sage méfian
d'esprit qui ne se laisse point trop imposer par l
témoignages, cette sagacité pénétrante qui discern
le vrai du faux, les apparences de la réalité, et d
couvre hardiment les vrais mobiles des choses so
les vains prétextes de la politique et de l'amou
propre. Peu d'hommes, sans aucun doute, eusse
été plus propres que lui à écrire l'histoire, s'il ava
été plus exempt de préjugés et de passions, et qu'
eût moins cédé aussi à un certain penchant poét
que, qui le portait à rendre le vrai vraisemblabl
et à donner à l'histoire, par de douces violences
un demi-prestige de roman.

Charles XII, avec ses mœurs étranges, son ca
ractère héroïquement bizarre et ses aventures ro
manesques, était un sujet à souhait pour l'imagi
nation de Voltaire, plus amie encore de l'extraord
naire que du grand. L'histoire de cet aventuri
couronné est un chef-d'œuvre de narration clai
et abondante, noble et simple, pleine de charm
et d'intérêt. Celle de son rival, Pierre-le-Grand
était plus digne des pinceaux de l'histoire; ma
elle demandait une force et une profondeur, dor
Voltaire était moins capable : « L'histoire de Char
« les XII était amusante, dit-il lui-même; celle d
« Pierre Ier est instructive. » Je n'ajouterai qu'u
mot à ce jugement de l'auteur : c'est que l'une es

ıs amusante peut-être qu'il ne convient, et ıtre, moins instructive qu'elle aurait pu l'être. arles XII grandit sous la plume de son historien; ne semble que Pierre-le-Grand diminue.

Le Siècle de Louis XIV est plus qu'une belle composition historique, c'est une œuvre originale. ıntiquité grecque et romaine ne nous a rien ssé, je ne dis pas de supérieur, mais de semıble. On ne connaissait pas encore cette manière ecrire l'histoire, de la rattacher au sort des peues et à tous les éléments de la vie sociale, de faire ırcher de front la politique, la guerre, la relion, les lois, l'administration, le commerce, l'inıstrie, les lettres, les sciences et les arts. C'était ıe grande et heureuse innovation. Elle subjugua dmiration universelle à son apparition; et, aurd'hui même encore, elle tient son rang parmi ; chefs-d'œuvre de l'histoire moderne, plus élevés ns doute et plus hardis, mais moins châtiés peutre, et moins parfaits. Le *Précis du Siècle de ıuis XV* est une ébauche qui fait suite à une inture achevée. C'est moins une histoire que simples mémoires; et peut-être l'histoire d'un ecle est-elle impossible à faire par les contemrains, auxquels il manque le lointain de la rspective, et que la proximité des événements louit.

Le volumineux *Essai sur les Mœurs et l'Esprit des ations* est moins une histoire générale, ainsi qu'il

s'intitula d'abord, qu'une insurrection générale l'histoire contre la religion et le sacerdoce. Volta prend le fil des affaires du monde à l'endroit Bossuet l'avait abandonné: mais il ne le suit pas le coupe. Bossuet, dans sa haute et puissante sy thèse, avait montré l'établissement du christ nisme comme le but providentiel de tous les gran événements du monde. Voltaire se garde bien lutter corps à corps avec un pareil adversaire; l'esquive et l'évite, et semble lui dire en fuyan Vous avez fait du christianisme l'œuvre de Die dans les temps anciens; j'en ferai l'œuvre du d mon, dans les temps modernes. Je montrerai sacerdoce comme le mauvais génie de l'humanit tous les malheurs, toutes les guerres, tous les fléa et tous les crimes sortiront de cette source. Je pa donnerai aux grands leur dureté et leur corruptio aux rois leur tyrannie, aux législateurs leurs pa sions et leurs erreurs, aux magistrats leurs i quités, aux peuples leurs égarements : la religi seule me répondra pour tous. Voltaire raisonnait réellement ainsi? avait-il conscience de lui-même de son œuvre? Il me répugne de le penser; j'ain mieux croire que l'*Essai sur les Mœurs* n'est qu'u immense illusion d'un esprit prévenu.

Faut-il comparer, maintenant, les deux œuvr sous le rapport de l'art et de l'exécution? Quel distance! C'est un édifice à côté d'un monumen L'un éblouit par la légèreté de son architectu

ve et brillante ; l'autre impose par la majestueuse nplicité de sa masse, son ordre et sa grandeur. Je sais si jamais deux hommes se ressemblèrent oins que Voltaire et Bossuet. C'est qu'ils sont, l'un l'autre, la plus haute expression de deux siècles posés : d'un côté, la foi et le génie; de l'autre, ncrédulité et l'esprit. Je craindrais de trop hulier Voltaire, en le tenant plus longtemps en ésence d'une supériorité qui l'écrase.

Voltaire s'est ouvert dans le roman une route solument nouvelle. Ce genre de littérature n'avait jusqu'à lui qu'une exagération héroïque du eur humain, une sublime illusion de la vie. ltaire le réduisit aux proportions de notre nare, et en paraissant l'abaisser, il l'éleva. Ses roans sont des peintures de la vie humaine prise r le fait, mais vue toujours d'un seul côté, qui le mauvais. Tout ce qu'il y a dans le monde de sères et de honte, de méchanceté et de faiblesse, travers et de vices, de légèretés et de bassesses, ridicules et d'infamies : voilà l'humanité, telle l'elle est peinte dans les romans de Voltaire. est bien elle, en effet, on ne peut le nier; mais, âce à Dieu, ce n'est pas elle tout entière, et je ne rdonnerai jamais qu'on cache ses vertus et ses andeurs, pour le plaisir de la calomnier et de vilir. Si la philosophie de Voltaire avait besoin, ur la commodité de ses démonstrations, que mmanité fût ainsi faite, il ne me reste qu'une

chose à dire : c'est que l'humanité est vengée et philosophie condamnée.

Zadig est une accusation insidieuse, spiritue et fine contre la Providence. *Candide* continue ce guerre en l'agrandissant; c'est le tableau le pl épouvantablement gai de toutes les misères de vie, c'est la moquerie la plus sanglante qui ait faite de la raison humaine. Le romancier philos phe fait poser devant lui l'humanité comme u grande folle qu'il s'amuse à railler. Quand on a Candide, si on l'a compris, on connaît tout Vo taire. Il s'y est épanché tout entier; on croit le vo et l'entendre; il n'écrit pas, il parle; son gé s'échappe, sa verve déborde, sa nature s'aba donne. Si Voltaire a produit quelque œuvre de g nie, c'est à coup sûr Candide; mais ce génie n' pas de l'homme. Plus on observe cet immense tranquille ricanement, plus on y sent je ne s quoi de mystérieux et d'horrible. Il y a là une i spiration d'en bas, et comme une grâce d'enfe c'est le rire de Satan lui-même, ce rire effroyable joie et d'orgueil, qu'il fit éclater sous la voûte c cieux, lorsqu'il se replongea triomphant dans l bîme, après avoir souillé l'enfance virginale monde, et jeté la douleur et la mort dans les e trailles de l'humanité flétrie.

L'art heureux de lier dans un récit rapide u suite d'aventures curieuses, de mêler et de fond ensemble la raison et l'esprit, le pathétique et le p

., de cacher des intentions philosophiques sous pareil fantastique des fictions : c'est là ce qui ›pe dans l'*Ingénu*, dans la *Princesse de Babylone*, s l'*Homme aux quarante Écus*, dans *Micromégas*, s les *Voyages de Scarmentado*, dans la *Vision de ouc*, et en général dans tous les romans de Vol-:. Mais il est un sentiment qui domine partout niration et la fatigue : c'est le dégoût inspiré par ynisme calme et froid de l'écrivain, par la hon-e nudité de ses peintures, par la dégoûtante pro-on des plus sales plaisanteries et des plus vulgaires ivoques. Et telle est cependant la déplorable 'uption des hommes, qu'ils admirent plus vo-iers l'art et l'esprit dans les choses déshon-:s, et qu'à mérite égal d'exécution entre deux 'res, l'une réservée et décente, l'autre licen-se et sans pudeur, ils inclineront toujours r la dernière, où ils croiront remarquer un rme secret qu'ils se figurent tenir à l'œuvre, ui ne vient que de leurs passions.

'oltaire a créé le pamphlet philosophique : on :onnaissait avant lui que le libelle et la satire. e parle pas seulement ici de ces mille et une pe-pièces, écrites à l'improviste, qu'il lançait à que instant, de droite et de gauche, comme des nes rapides, et que dans son langage ironique il elait ses *Facéties*. Toutes les œuvres de Voltaire, lque nom qu'on leur donne, se rapprochent ; ou moins du pamphlet. Ses romans sont des

pamphlets en action ; son *Dictionnaire philosop* est une collection de pamphlets par ordre alp tique ; l'*Essai sur les Mœurs* n'est qu'un énorme phlet historique de neuf siècles. Ses tragédies ı et sa Henriade sentent le pamphlet : l'allusion taque détournée, le trait perfide sont partout. (prenne Voltaire sous toutes ses faces, qu'on le t dans tous les sens, le pamphlétaire se voit tou

Il était né pour cette littérature militant écrit comme on fait la guerre : guerre d'escar che et de surprise, de trahison et d'embuscad pamphlet est un archer armé à la légère, q combat que de loin. Il ne serait pas difficile vaincre, mais il est impossible de l'atteindre. joue de tous les obstacles qu'on lui oppose, cre en dessous lorsque l'ennemi occupe les hau et sautant par-dessus les barrières lorsque tout avenues sont gardées. Il ne tue pas d'un coup ; il fait de ces blessures étroites et profondes qu' peut guérir. Fondateur du genre, Voltaire l'a à son plus haut degré, et en a fait une puiss Toutes les fois qu'il se rencontrera un homme manier cette arme redoutable, cet homme n'a se demander le but qu'il veut atteindre, et s' reste vingt ans à vivre, voulut-il boulevers monde, il le fera.

Le seul devancier du genre qu'on pût com à Voltaire, c'est Luther. A travers les différenc siècle et de pays, qui distinguent ces deux gı

ıteurs de l'esprit humain, on voit en eux une
re commune, la nature du pamphlétaire auda-
x et violent. Ils n'ont vaincu l'un et l'autre que
le pamphlet : et c'est pourquoi je me persuade
leur œuvre ne tiendra pas ; car rien ne dure, en
ıitive, que l'éternelle raison et l'éternel bon sens.
ı correspondance de Voltaire est la partie de
euvres la plus curieuse, et, si je ne me trompe,
lus utile à étudier. C'est l'histoire entière du
ıuitième siècle; c'en est, du moins, le monu-
t le plus important, autour duquel tout le reste
'rait se grouper aisément. Tout le dix-huitième
e est dans Voltaire, et tout Voltaire est dans sa
espondance. Nul ne doit se flatter de connaître
homme vraiment prodigieux, s'il n'a lu et mé-
attentivement l'immense recueil de ses con-
ıces. Celui qui aura la patience de dépouiller
olumineux dossier et de le résumer, aura fait
ıeilleure histoire de Voltaire et de son siècle,
ıe de vie et de vérité.

a liberté du genre épistolaire devait convenir
:sprit vif et facile de Voltaire. Presque toutes
ettres sont des modèles de finesse, de bon goût,
égèreté et d'esprit. Mais si elles honorent sa
ne, quel tort ne font-elles pas à sa réputation!
: de petitesses dévoilées ! que de basses intrigues!
de honteuses faiblesses! En vérité il fallut un
: courage à ses disciples pour livrer ces tristes
ets à la postérité. Si c'est l'amour de la vérité

qui les y porta, on ne peut assez admirer un
généreux sacrifice. Mais ne furent-ils pas tromp
plutôt par l'impudeur du temps, peu soucieu
de voiler aux regards de l'histoire des nudités qu'
ne sentait pas?

La correspondance de Voltaire avec les gran
personnages de son temps, particulièrement av
le roi de Prusse et l'impératrice de Russie,
loin de répondre à ce que semblent promettre
noms aussi illustres. Vous diriez, non des philo
phes et des rois, mais des jeunes gens fraîcheme
lettrés qui jouent avec les mots, s'étudient a
phrases et ne s'écrivent que pour faire briller le
esprit. Si la politique et la philosophie intervie
nent, ce n'est point sérieusement, mais comme
simple sujet de conversation, où la fantaisie des
terlocuteurs s'égare dans mille sentiments oppos
mille pensées contradictoires. On plaisante et
déclame; on parle des choses futiles avec sérieu
et des choses sérieuses avec futilité; on vante
liberté en pratiquant le despotisme; on couvre
mépris le genre humain dont on se dit l'apôtre,
on défend les droits des peuples en insultant à
Pologne mutilée. Rien de grand, rien de dign
rien de vrai. Toute cette correspondance roule da
le vide et dans le faux. Voltaire s'y montre à
avec tout ce que sa nature a d'extrême: tour à to
fier et rampant, emphatique et trivial.

Il faut voir cet homme, si libre et si spirituel av

s amis, comme il est embarrassé, guindé, décontenancé, pour ainsi dire, vis-à-vis de ces hautes puissances. Tout lui fait défaut, jusqu'à son esprit. Ses atteries sans sincérité, sont aussi sans délicatesse; les pousse jusqu'au ridicule et au burlesque. descend au dernier degré du servilisme, et s'en lève par des libertés inouïes qui affectent d'être ossières et indécentes, pour paraître plus familières. On ne croira jamais, sans les lire, les oublis ossiers, les bouffonneries de mauvais lieu dont il sali ses lettres à l'impératrice de Russie. Qu'un eillard plus que septuagénaire, grand patriarche philosophie et de morale, ait pu écrire ces choses, et qu'il se soit trouvé une jeune impératrice, ne jeune femme capable de les entendre et d'y répondre, sans s'être jamais connus l'un l'autre; c'est qui ne pouvait se voir qu'une seule fois, dans un l siècle, et avec ces deux noms qui disent tout : ltaire, Catherine. Rien ne montre mieux que cette rrespondance l'immense désordre de ce siècle, où t parut se confondre hors de ses voies naturelles : dignité manquant en haut, le respect manquant bas, la convenance manquant partout.

O Fénelon! ô duc de Bourgogne! j'ose réveiller votre souvenir pur et auguste. Vos mutuels épanements, d'une gravité si tendre, honoreront à jais la vraie philosophie et la vraie religion. C'est en ainsi que doivent se parler un maître et un sciple qui s'aiment, et qui aiment par-dessus tout

encore Dieu, la vérité, l'humanité et la vertu. Non il n'est pas un honnête homme au monde, qui n repoussât loin de sa maison un précepteur comm Voltaire, et qui ne fût heureux, ô Fénelon, de vou avoir pour son ami et pour maître de ses enfants Si l'on veut voir la religion et la philosophie à l'œu vre, non pas en parade, mais dans l'intimité, et ju ger laquelle des deux sait parler à l'oreille des roi le langage le plus digne et le plus utile aux hom mes, il faut lire et comparer Voltaire et Fénelon.

Dans ses œuvres de critique littéraire, Voltair montre un jugement ferme, un goût sûr et fin, un délicatesse extrême, mais peu de profondeur et d philosophie. Il n'étudie que les effets et néglige le causes; rarement il remonte aux premiers principe du beau qui ont leur fondement dans notre con stitution morale. Le *Temple du Goût* est une suit de portraits esquissés avec tout le bonheur e toute la négligence d'un pinceau exercé qui sembl courir au hasard. Ses *Commentaires sur Corneil* sont l'ouvrage le plus curieux et le plus utile étudier pour ceux qui voudront connaître à fon la langue française, sa syntaxe, son génie, sa poésie mais rien d'approfondi sur l'art théatral. En généra la critique de Voltaire tend à préférer l'élégance à l simplicité, la pureté du style à la force, la correc tion à la grandeur, les habiletés du goût aux fran ches allures du génie. Il est critique, comme il es artiste. Les grands mouvements, les grandes har

esses lui échappent. On en sera peut-être scanda-
é, mais, il faut le dire : il a méconnu toutes les
us hautes sublimités de l'art: la Bible, Homère,
Dante, Shakspeare. La poésie de la Bible est
galimatias; Homère est *un beau parleur*; la Di-
ne Comédie est *un salmigondis qu'on a pris pour un
u poëme épique*; les tragédies de Shakspeare *sont
farces monstrueuses.*

Je dénonce ces quatre grands attentats litté-
res. Et me rappelant ici le jugement du phi-
ophe sur ces *aveugles pleins de témérité et de
bil,* appelés par *sobriquet l'infaillible Aristote, le
cteur angélique, le divin Platon,* je reste con-
du, je l'avoue, de tant d'énormités, et ne sais
e plaindre l'intelligence qui s'en est rendue
pable. Serait-il donc vrai qu'en littérature,
mme en philosophie, cette intelligence manquât
sens des choses supérieures, et qu'il y eût, à une
rtaine hauteur, tout un ordre de sentiments et de
nsées où elle ne devait jamais atteindre? Le
ute que j'ose élever ici est grave, je le sais; il est
rdi. Je ne reculerai point devant son importance
ses dangers, lorsque le moment sera venu de l'a-
rder avec certitude; c'est-à-dire, lorsque l'étude
nérale de l'homme, considéré dans l'ensemble
ses habitudes et de ses facultés, nous aura fourni
s moyens de solution qu'elle possède et que nous
lons lui demander, dans toute l'indépendance
e la critique et toute la sincérité de l'histoire.

Digitized by Google

TROISIÈME PARTIE.

Pour accomplir notre œuvre selon le plan qu
nous nous sommes tracé, il nous reste donc mai
tenant à examiner la vie même de Voltaire, sa co
duite et ses mœurs; à montrer de quelle maniè
l'homme a déterminé le philosophe et l'écrivai
quelle influence son siècle a eue sur lui, et quel
influence, à son tour, il a exercée sur son siècl

Je ne suis pas de ceux qui expliquent fatalem
les hommes par les circonstances au milieu de
quelles ils ont vécu. Les hommes provoquent l
circonstances, tout autant pour le moins que l
circonstances les provoquent eux-mêmes. Tout
rencontre à point fixe pour seconder nos inclin

Digitized by Google

ns naturelles. Il semble, au premier abord, que sont les événements qui s'arrangent tout seuls ur entraîner un homme; tandis que c'est omme lui-même qui les a fait naître par mille oyens secrets qui ne se voient pas, et qui décident pendant de tout. Telle rencontre qui n'aurait été 'un accident sans suite, devient un événement cisif, parce que nous y trouvons une ouverture nos penchants qui la saisissent et la suivent jus-'au bout.

Que Voltaire ait appris à lire dans les plates im-étés de la Moïsade; qu'il la sût par cœur, à l'âge quatre ans; qu'il ait eu pour parrain et pour emier maître un abbé bel-esprit, M. de Château-uf; qu'il ait été présenté encore enfant à la cé-ore Ninon, encouragé, béni, gratifié par elle : ce nt là, j'en conviens, des faits curieux qui méri-nt d'être remarqués dans une histoire; mais il y rait peut-être quelque puérilité à vouloir pronos-quer la destinée d'un homme par d'aussi minces énements. Si Voltaire avait été un homme reli-eux, il ne manquerait pas de profonds logiciens ur démontrer qu'il ne pouvait en être autrement n élève des Jésuites, livré à leur enseignement et leur direction pendant les sept années de la vie i décident ordinairement de tout le reste. Je vou-ais que l'exemple de Voltaire et du dix-huitième ecle tout entier élevé à la sévère et religieuse école siècle précédent, servît à prouver au moins qu'il

y a dans la marche des sociétés quelque chose plus puissant que tout, qui les entraîne en dépit obstacles, et dont il faut chercher le frein aille que dans l'éducation, évidemment impuissan contenir des mouvements si profonds. L'éduca ne commence pas, elle suit; elle modère et g verne, et ne constitue pas.

Du berceau à la tombe, pendant trois quart siècles, toute la vie de Voltaire n'a été qu'un l cri de révolte contre la religion et le sacerdoce est impossible de se méprendre sur le vrai ca tère de cette lutte. Ce n'est pas une guerre séri de philosophie et de principes; c'est une guerre surrection, une guerre de passion et de représai une guerre à outrance. Cette fureur opiniâtre rien ne put calmer, ni la raison ni l'âge, et qui a les caractères extérieurs d'une vengeance, à l'attribuer? On a voulu l'expliquer par les pe cutions dont il fut victime, et qui rempliren vie de trouble et d'amertume. Mais d'où lui donc venus tant de malheurs et d'outrages? Cl étonnante! la religion y est presque entièren étrangère. Les premières contrariétés de sa jeun son expulsion du sein de sa famille, son es d'exil en Hollande, l'asservissement de sa n dans une étude de procureur, ne furent que des cautions de l'autorité paternelle justement alar de son goût effréné pour les plaisirs et la poési ses deux incarcérations à la Bastille, et ses

ıentes fuites de Paris, et sa malencontreuse aven-
.re de l'hôtel Sully, et celle plus fâcheuse encore
: Francfort, avec ce M. Freitag, quelles en ont
é les causes? Il serait long de le dire; mais les
uls noms qui se présentent ici sont ceux d'un
une débauché, d'un audacieux conspirateur et
un roi philosophe.

Qu'ont donc fait à Voltaire cette religion et ce
ergé, qu'il poursuit d'une haine si implacable?
ı vérité, je l'ignore : son histoire ne parle que
: la modération, de la complaisance, de l'amitié
ême avec laquelle il fut toujours traité par les
us hauts et les plus puissants dignitaires de l'É-
ise; lui-même ne cesse de s'en féliciter. Le cardi-
ıl de Fleury, premier ministre, l'accueille avec sa
ɔnté naturelle, le protége, le conseille et se plaît
lui raconter de vieilles anecdotes, dont l'auteur
ı *Siècle de Louis XIV* fera son profit. Il est admis
ıns les intimités littéraires du cardinal de Poli-
ıac, qu'il choisit lui-même pour son compagnon
: voyage au *Temple du Goût*. Le cardinal de
ernis lui adresse des compliments poétiques. Le
ıpe, lui-même, agrée l'hommage de son Maho-
et, et ne répond que par des louanges à cette
olitesse un peu perfide. Antérieurement à ses dé-
ıêlés avec le curé de Ferney et l'évêque d'Annecy,
ırvenus dans les dernières années de sa vie, et pro-
oqués de sa part par la plus lâche profanation dont
ımais homme se soit rendu coupable, je ne trouve

rien, dans toute son histoire, qui puisse nous expl quer, d'une manière sérieuse, cette fièvre d'irrél gion dont il ne cessa d'être agité, et que les année ne servirent qu'à rendre plus ardente.

Il est encore un autre contraste surprenant dan la vie de Voltaire, et qui mérite d'être remarqu ici. Jeune encore, après deux violations arbitraire de la liberté de sa personne, banni de son pays pa un déplorable excès d'autorité, que pensez-vou qu'il va faire en Angleterre, et quels sont les sen timents qu'il y porte? A voir cette âme fière e vindicative, blessée dans ce que le cœur humai a de plus chatouilleux, l'honneur et la liberté, n semble-t-il pas que c'est la haine des régimes ab solus qui doit l'accompagner partout, et que cett Angleterre, qu'un heureux exil livre à son obser vation et à ses études, va l'intéresser surtout par se grands travaux d'organisation politique et sociale et par le spectacle, unique alors dans l'Europe d'un peuple prospère sous un gouvernement libr et modéré? Et pourtant il n'en est rien. Voltair ne voit proprement à Londres que deux choses : l philosophie et la littérature, la philosophie surtout. C'était le temps des Toland, des Tindal, de Collins, des Bolingbroke. Leur philosophie, d'u dogmatisme impie, d'une métaphysique insidieuse d'une érudition perfide, devient pour Voltaire u arsenal où il trouve des armes toutes prêtes pou la guerre qu'il prépare.

Rien donc, dans les événements divers qui ont arqué la première moitié de sa vie, ne peut rendre ison de cette colère obstinée avec laquelle il ursuivit sans relâche la religion et le sacerdoce. n dehors des faits particuliers, que reste-t-il pour pliquer Voltaire? Deux choses seulement : son ècle et sa nature. Que fut son siècle par rapport Voltaire? Que fut Voltaire par rapport à son ècle? Tout est renfermé dans ces deux questions. ssayons de les résoudre.

La fin du règne de Louis XIV est une des époues où la licence des mœurs s'est montrée avec plus de liberté. C'était devenu le bel air, presque bon ton. La philosophie nouvelle du sensualisme ui se répandait, donnait à cette licence la sanon morale d'une théorie; tandis que l'esprit d'opsition en faisait comme une marque de noblesse âme et de courage, en présence de la piété tardive ns doute, mais sincère et honorable, dans laquelle éteignait la vieillesse de Louis XIV et de sa cour. e mal était grand dans le sein de la noblesse; et il evenait sans remède, en gagnant le clergé luiême, duquel les peuples, quelque dépravés qu'ils ient, attendent toujours les bonnes leçons et les ons exemples. Ainsi s'inaugurait, joyeux et triomhant, dans la liberté de l'esprit et le libertinage du œur, ce dix-huitième siècle, à jamais mémorable, ont les dernières années devaient s'abîmer dans le ng et les ruines.

Voltaire naissait alors. Il était fait pour ce siè
et ce siècle était fait pour lui. Dès le bas âge,
âme s'épanouit avec orgueil au vent d'impiété e
débauche qui souffle sur le monde : elle l'asp
pour ainsi dire, s'y dilate et s'en enivre. L'incré
lité semble née avec lui; on la voit transpire
dehors dans toute sa personne, suinter, pour a
dire, par tout son être; elle pétille dans son
cave et ardent, sourit avec astuce entre ses lè
fines, s'échappe avec audace de son front décou
et de ses larges tempes. Le travail de l'éducatio
puissant sur la masse des hommes, ne fait qu'
ter l'indocilité naturelle de son esprit, et la d
lopper par la résistance même qu'il oppose. Su
bancs de l'école, Voltaire fait avec ses maîtres l'
prentissage de la lutte, et s'essaie déjà au rôle q
jouera bientôt dans le grand air du monde. Sa je
audace alarme les trop fidèles prévisions de
pieux instituteurs. Le philosophe perce sous l'
fant, et le patriarche de Ferney se montre déjà t
entier dans les murs du collége.

J'aurais voulu voir ce jeune Arouet à l'âge de s
ans, s'élançant gaîment du seuil de l'école au mi
du monde, où quelque chose lui dit qu'il
attendu : fier de ses succès classiques et de sa libe
le front ceint du laurier poétique qu'il a reçu com
par initiation, des mains même du plus gr
poëte de l'époque; avide d'éclat et de célébrité
tête pleine de rêves et de poésie, méditant déjà

:mière œuvre; vif, animé, pétulant, calme pour-
t et d'un sang-froid précoce; lançant à droite et
auche sa parole incisive, ses caustiques repar-
;, ses railleries impitoyables; et, sans qu'on puisse
:voir encore sa prodigieuse destinée, annonçant
ɔendant d'une manière infaillible, par un certain
· particulier de toute sa personne, qu'il sera, un
r, dans un genre ou dans un autre, quelque
ɔse d'extraordinaire. Viennent maintenant les
isirs et les arts, la poésie et les amours, la philo-
hie et les jeux, l'incrédulité et l'esprit, l'épicu-
ɜme et la science; vienne enfin le dix-huitième
:le tout entier! le jeune Arouet est là, qui l'attend
e cherche.

A toutes les époques, lorsqu'un grand mouve-
nt s'opère dans les idées d'un peuple, les esprits
tés et confus sentent le besoin de trouver un
nme qui les dirige, qui rassemble toutes les opi-
ns éparses, et leur donne, en les résumant, du
ps et de l'unité. Voltaire était cet homme : per-
ne, peut-être, ne fut jamais plus propre à un
eil rôle. Une sensibilité prompte et sûre l'aver-
ait des variations les plus légères dans l'atmo-
ère intellectuelle où il vivait. On aurait dit qu'il
pensait point dans sa propre tête, mais dans
: des autres. Son esprit avait des communica-
s mystérieuses avec tous les esprits qui l'entou-
nt; et les pénétrant d'une vue claire et nette, il
isissait ces pensées vagues, indécises et flottan-

tes, qui, tout à coup, à un moment donné, se trou vent dans toutes les têtes, sans qu'on sache d'o elles viennent ni où elles vont, et qui s'ignore elles-mêmes, jusqu'à ce que la puissance de la p role les fasse sortir de cet état obscur, et leur donn avec l'énergie des formules, la lumière, le mouv ment et la vie. La pensée et la parole ne sont p plus étroitement unies que ne l'étaient, l'un l'autre, Voltaire et son siècle. Ce que son siè pensait, Voltaire le parlait.

Croyez-vous qu'il lui soit jamais arrivé de re trer en lui-même, et de se consulter sérieuseme sur les grands problèmes de la vie? Nullemen Voltaire ne médite pas, il ne pense pas. Que fait donc? Il écoute et répète; c'est un écho. Et je m'e plique maintenant la faiblesse et l'incohérence cette philosophie ramassée au hasard, et pris pour ainsi dire, à tous les vents. Ce ne sera jam que dans la profondeur des méditations solitaire que mûriront les grandes et puissantes théories. n'y a dans la multitude que des instincts et des p sions; toute sa philosophie se borne à nier et à d truire. Quand on veut se l'attacher et la mener, faut parler comme elle; pour être un grand phil sophe, il faut s'en séparer et la dominer.

A la philosophie impie et légère que lui av prêtée son siècle, Voltaire ajouta de son prop fond, la violence et la haine qui lui étaient nat relles. Il semble que les incrédules devraient se co

enter de ne point croire eux-mêmes, sans chercher détruire la foi dans les autres. Leur prosélytisme n'étonne, je l'avoue. Qu'un chrétien profondément onvaincu de la vérité de sa religion, s'efforce de la épandre et d'y attirer les autres hommes ; je le omprends : l'amour de l'humanité l'y sollicite. Qu'importe qu'il se trompe ou non ; il suffit qu'il oit convaincu. Mais les incrédules, que peuvent-ils rétendre? Espèrent-ils de bonne foi rendre les ommes meilleurs et plus heureux, en les instruiant à douter de tout? Qu'ils rentrent en eux-mêmes, et qu'ils s'éprouvent avec sincérité. Est-ce amour de l'humanité qui les inspire? Ne sont-ils as obligés de convenir que les croyances combattues par eux avec tant d'ardeur, lors même qu'elles eraient fausses, restent encore pleines de charmes t de consolation, et tout au moins fort innocentes? Mais si ce n'est pas l'amour des hommes, qu'est-ce onc qui les pousse? Oserai-je le dire? Il y a une aine instinctive du vice contre la vertu, de l'incrédulité contre la foi. Je ne parle ici que de l'incrédulité à la façon du dix-huitième siècle et de ce u'on appelle aujourd'hui l'école de Voltaire. Il a, en effet, une grande et une petite incrédulité. a grande incrédulité, libérale et franche, comprend la foi, la respecte et l'honore, la cherche même et la désire, sans pouvoir l'obtenir de sa aison ou de son cœur : elle naît dans les embarras d'une conscience grave et sincère, que

l'œil de Dieu n'abandonne jamais jusqu'au b
La petite incrédulité est exclusive, despotiqu
passionnée : elle n'entend qu'à ses idées, tou
reste la révolte, la seule pensée de la religion
donne le transport : ce n'est d'abord que du dé
et de la pitié; mais pour peu qu'on lui résiste,
langage s'exaspère et tourne droit à la menace.

Cette haine naturelle de la petite incrédulité co
la foi, trouva, il faut le dire, dans Voltaire un
jet merveilleusement préparé. Chaque homme
sentiment ou une passion qui le domine, qui fa
fond, et, pour ainsi dire, l'unité de son être. Qu
on a lu les œuvres de Voltaire et qu'on a anal
avec quelque attention, les détails de sa vie, si
se demande, sans prévention, quelle est la pas
qui triomphait en lui de toutes les autres, et
marqua le mieux sa personnalité, on est forc
l'avouer, c'est la haine : haine pour tout ce
gênait la licence effrénée de son esprit ou de
cœur; haine pour tous ceux qui osaient le co
dire dans ses opinions, ou le contrarier dan
démarches. La haine de l'homme et la hain
l'incrédule s'étant ainsi rencontrées, ont comp
en s'alliant, cette haine substantielle qui v
quatre-vingt-quatre ans sous le nom de Volta
et dont le monde fut et reste encore étonné.

Il y a trois grandes périodes dans la vie de
taire : la première va depuis sa sortie du collége
qu'à son voyage en Angleterre, à l'âge de 32

e sont ses préludes. La seconde comprend les anées de l'âge mûr, jusqu'à son établissement à Ferey, à l'âge de 58 ans; la troisième, enfin, se comose des vingt dernières années de sa vie passées ans cette retraite, d'où il ne sortit que pour venir ensevelir tout vivant au milieu des triomphes et es fêtes de la capitale. Chacune de ces époques est emarquable par le caractère nouveau que prend uccessivement la haine de Voltaire contre la religion. ans la première, il se borne à attaquer la superstion et le fanatisme; si quelqu'un lui représente la eligion comme la cause des forfaits et des guerres ui ont fait verser tant de sang humain : « Dites la uperstition, s'écrie-t-il; c'est un serpent qui enoure la religion de ses replis. Il faut lui écraser la ête sans blesser celle qu'il infecte et qu'il dévore. » a Henriade est l'expression de cette période.

Le voyage en Angleterre, qui ouvre la seconde, été, si je ne me trompe, l'événement le plus imortant de toute la vie de Voltaire, celui qui a eu influence la plus décisive sur la direction de ses ensées. Jusque-là, disciple insouciant des épicuriens u Temple, il n'avait fait que de l'impiété par sailes et de l'irréligion par bons mots. A l'école des hilosophes anglais, il mûrit et raisonne son incréulité. Sans son voyage en Angleterre, Voltaire n'eût té peut-être toute sa vie qu'un pamphlétaire d'impiété : il en revint philosophe, autant du moins u'il lui était nécessaire et possible de l'être. Cette

seconde période s'inaugura par la publication d
Lettres philosophiques et fut close par l'*Essai sur*
Mœurs. Voltaire ne se borne plus à combattre le f
natisme et la superstition, il s'en prend au fo
même du Christianisme et au sacerdoce tout entie
Mais il ne le fait pas encore à front découver
son audace s'enveloppe de ruses et de mensong
Le ton général du philosophe de cette époque
celui d'une hypocrisie perfide, qui cache l'outra
sous la formule du respect, feint le doute po
mieux affirmer, et dissimule le dédain sous les a
parences d'une foi humble et modeste.

Cette espèce de langue à double entente éton
d'abord le lecteur; mais le mystère s'explique de l
même, quand on suit attentivement les démarch
de Voltaire et qu'on pénètre ses intentions. Il
évident, en effet, qu'il fut longtemps possédé
l'ambition de jouer un autre rôle que celui de pl
losophe et d'écrivain. Le pouvoir et les honneu
avaient pour lui de vives séductions. Son extrê
facilité à concevoir, la promptitude et la fermeté
son jugement dans les choses positives, la décisi
énergique de son caractère, une certaine finesse
allait jusqu'à l'astuce, le sens pratique dont il ét
doué, son éloignement, enfin, de toute idée systém
tique, et son goût naturel pour la représentation
l'éclat, toutes ces qualités réunies me portent as
à croire qu'il eût été plus propre peut-être qu'on
pense au maniement des affaires, et que le go

y avait pouvait bien venir d'une vocation
e et non d'une simple fantaisie.

Louis XV avait pu vaincre la répugnance na-
le qu'il parut toujours avoir pour Voltaire, je
peu de doute qu'il ne fût parvenu à enchaîner, à
enir du moins cet esprit fier et revêche, mais
eux à l'excès, qui courait de lui-même au
nt des moindres prévenances. Un pouvoir ha-
et prévoyant n'y aurait pas manqué. Mais
riva-t-il? Forcé de quitter la Prusse, pour
pper aux tracasseries despotiques d'une royale
é, banni de Paris et presque de la France,
é enfin à l'âge où les ambitions trompées
pèrent, quel parti va prendre Voltaire ?
que lui conseillent une colère longtemps
nue, des espérances tristement évanouies, et
ule consolation qui puisse lui rester encore,
ire expier cruellement les longues contraintes
s'est imposées.

ici le château seigneurial de Ferney! ou plu-
voici la forteresse où va se retrancher, au
même de l'Europe, cette puissance humiliée,
superbe, qui désormais ne connaîtra plus ni
ni honte. Elle déploie en plein air, sur le
net de ses tours, l'étendard de la révolte qne le
secoue avec effroi sur la tête des peuples émus.
haine que nous avons vue d'abord légère et
aite au milieu des plaisirs, plus forte bientôt,
contenue pourtant par le frein de l'ambition,

la voilà maintenant lâchée à toute bride et fu
bonde. Vingt années encore lui seront donn
pour s'assouvir. Elle vivra jusqu'à la veille mê
du jour où l'édifice tout entier, longtemps battu
souffle de sa colère, va crouler enfin avec f
cas. Mais elle ne verra point l'accomplissement
son œuvre, et la joie de ce spectacle lui sera
fusée.

J'ai accusé d'abord la philosophie de Voltaire
s'être inspirée uniquement dans son siècle, plu
que dans ses propres méditations, et de manqu
ainsi de personnalité. Je lui reproche maintena
mais dans un autre sens, d'être une philosop
toute personnelle, c'est-à-dire tout inspirée des p
sions de l'homme, de ses ressentiments et de
préjugés. La vraie philosophie se tient calme et
reine dans les hauteurs solitaires de l'intelligenc
dominant tout à la fois les mouvements du dehors
les mouvements du dedans. Aussi me semble-t-il
marquer que ce mot perd toujours, quand il s'agit
Voltaire, la grandeur de son sens, et qu'il se pre
alors dans une acception particulière, inconn
jusqu'ici, où la science n'est plus pour rien, où l'i
crédulité est tout. Voyez, en effet : Voltaire a
parti, mais point d'école ; il a des adeptes et poi
de disciples. Une école suppose des principes
une doctrine ; il ne faut, pour un parti, qu'u
but, quel qu'il soit, avec des passions. Détruire
religion de fond en comble, tel a été, je le répèt

but unique de Voltaire : toute sa philosophie a é au service de cette idée; et toute sa littérature, il ut le regretter, a été au service de sa philosophie, ont elle a subi toutes les exigences.

Le nom de Voltaire ne périra jamais; immortel, le veux, comme le génie, immortel surtout mme la haine et les passions. Voltaire n'est plus ı homme, c'est une puissance; c'est désor- ais le ralliement éternel des conspirations im- es. A toutes les époques de trouble, dès que les ssensions religieuses se rallumeront à la voix des ırtis, le fantôme de Voltaire reparaîtra comme ıe épouvante, et reprendra ses prestiges. Si vous ncontrez un peuple qui se prenne d'enthou- ısme à la lecture de ses œuvres et s'y acharne, ıus pouvez prédire avec certitude que ce peuple arche à une révolution qui est prochaine. Mais ırès la lutte, lorsque les esprits, calmés ou désa- ısés, seront revenus à l'étude sérieuse de la science des arts, on verra aussitôt la gloire de Voltaire ıisser et s'amoindrir. Il y a ici de graves enseigne- ents, aussi bien pour la politique que pour la ;térature.

Entrons encore plus avant dans l'étude intéeure de l'homme; pénétrons dans les profon- ;urs de la conscience, où se cachent les origines ; l'art et de la pensée; sondons l'âme et le cœur, s sentiments et les passions : là est tout l'homme, ıut le philosophe, tout l'écrivain. Voltaire avait-il

ce que nous appelons les sentiments nobles et d
cats, les passions grandes et généreuses? Que d'
cusations graves l'histoire élève ici contre lui! C
de mensonges et d'hypocrisies avérés! que de de
veux et de parjures! que de vengeances! que de l
sesses! que d'égoïsme! Et dans ces épanchemc
familiers avec un grand capitaine dont le gé
nous fut une fois fatal, quels outrages à la pat
quelles honteuses flatteries aux dépens de l'honn
national humilié! Je puis tout pardonner à '
taire; mais l'homme qui a pu méconnaître son p
insulter au malheur de ses armes, et lui jeter
riant la honte et le mépris; jamais, non jamais
homme ne trouvera dans mon cœur grâce ni s
pathie.

Et malgré tout, j'aime encore à le dire, sa
offre des traits honorables d'humanité, de dési
ressement, de dévouement même. Je prends
faits tels qu'ils se présentent, sans vouloir recl
cher quels en en ont été les motifs secrets. Sous
nobles sympathies pour l'innocence, il serait tro
craindre de rencontrer les passions étroites du p
losophe, et de ne trouver dans son humanité m
que sa haine. Son organisation vive et mobile s'
pressionnait aisément, je le sais, en présence d'
injustice à venger, d'une violence à flétrir; m
quand je considère l'homme en entier dans l
semble de ses habitudes et de sa vie, je crois
que ce sont là seulement des émotions passag

surprises, des élans, des soubresauts, pour
i dire, de vertu et d'ardeur. Abandonné à lui-
ıe et rendu à sa nature, Voltaire, si je l'ai bien
, a quelque chose, dans le fond de son être,
noins honnête et de moins digne qu'on ne
lrait pour son honneur, pour celui des lettres
e la pensée.

y a dans son caractère certaines étrangetés qui
nent; c'est une sorte de contre-sens humain.
sentiments qui sont dans la plupart des hom-
faibles et peu développés, avaient chez lui le
d'énergie; et les passions, au contraire, que
s éprouvons tous à peu près au même degré,
aire sembla les ignorer. Il fut impuissant à ai-
; heureux s'il n'avait point connu de plus tristes
lesses! L'amour, même quand il s'égare hors du
oir, a des délicatesses qui l'empêchent de tomber
e s'avilir; dans les plus grands délires, son lan-
e est toujours retenu par des pudeurs secrètes.
ıme Rabelais et l'Arétin, Voltaire fut licencieux
rossier, parce qu'il n'aima jamais. Il écrivait à
e de vingt-deux ans : « Il me semble que je ne
ıis point du tout fait pour les passions; je trouve
u'il y a en moi du ridicule à aimer. »

Toutes ses actions, toutes ses démarches étaient
culées, et couvraient presque toujours quelque
ention cachée. Il commençait par flatter tout le
nde, et ne continuait qu'à charge de retour. Son
itié n'était pas sans danger : pour obtenir les

faveurs du pouvoir et le fauteuil académique accepta, il faut dire le mot, la mission d'un esp auprès de Frédéric; lui son ami et son confid intime, oubliant ainsi qu'il faut toujours, même servant son pays, se respecter soi-même.

Voltaire aimait le luxe, la brillante compagn l'ostentation et le faste, ses aises et ses plais mais c'était en épicurien raffiné, délicat et p dent, subordonnant toutes les autres jouissance celle de vivre et de se bien porter, et ne se perm tant jamais d'excès capables de déranger son te pérament ou sa fortune. Il s'en est fait, quelq part, compliment à lui-même, et c'est le tém gnage d'une conscience sans reproches qui lu inspiré ce vers d'un sensualisme exquis :

Mes sages voluptés n'ont point de repentir.

Il a écrit, en parlant de Dumarsais: « La vi « philosophie tient à tout, excepté à la fortune.» philosophie à lui ne négligeait rien. « Je ne fais « d'aussi beaux vers que Pope, disait-il, mais « maison est plus belle que la sienne et on y « meilleure chère; je vous réponds que les jard « d'Épicure ne valaient pas les miens. »

Tel vécut Voltaire, tel il écrivit. Nous retro vons dans sa littérature le même ordre de phén mènes que dans sa vie: de l'inspiration par m ments, de l'énergie par secousses, de la grand par accidents; mais toujours, dans le ton géné

ɜ toutes ses œuvres, une certaine langueur qui
isse le lecteur dans un état d'esprit inquiet, appro-
ıant continuellement de l'enthousiasme et n'y at-
ignant pas. Il n'a rien de cette mollesse heureuse
ui attendrit dans Virgile, Fénelon, Racine; rien
on plus de cette mâle vigueur qui transporte et
ıflamme dans Homère, Corneille, Bossuet. Il lui
ıanque presque toujours un degré d'élévation et
e chaleur.

Lorsque le scepticisme prend sa source dans une
ɔmbre mélancolie ou dans un désespoir sérieux de
ı vie, il a alors quelque chose d'élevé et de géné-
ɜux qui commande une tendre pitié, sans interdire
admiration et le respect. Lucrèce et lord Byron
nt été grands et sublimes, parce que leur doute
tait d'une désolation sincère. Mais rien de sem-
lable dans Voltaire. C'est le scepticisme joyeux
'un grand seigneur riche et corrompu, sans
emords ni tristesse, se faisant la vie douce et
onne, et doutant volontiers de tout, pourvu que
ien ne manque à ses plaisirs. De ce scepticisme
lat et vulgaire pouvait-il sortir autre chose qu'une
hilosophie petite et violente : petite, parce qu'elle
tait sans conviction et sans principe; violente,
arce qu'elle était petite.

Oui, je croirai toujours que cet épicuréisme scep-
ique, en limitant les joies et les espérances du
œur de l'homme, limite aussi les nobles ambitions
sa pensée. Si tout se borne à cette vie, que nous

importent des louanges que notre oreille n'ent
dra pas? et que peut nous faire ce petit bruit f
teur qu'on appelle la gloire, murmuré par une p
térité inconnue, autour d'un cercueil vide et d'
ombre vaine? Il est bon et il est heureux de pou
montrer que la généreuse croyance de l'imm
talité de notre âme, qui sert de base à la morale,
aussi la plus puissante inspiration des arts, et
le génie comme la vertu se nourrissent et se féc
dent à cette source commune.

Nous avons recherché jusqu'ici sous l'influe
de quelles idées et de quelles passions Voltaire p
sait et écrivait. La manière même dont il procé
dans son travail appelle l'attention de la critiq
C'est à la fois une des particularités de son art
plus curieuses à observer, et un des côtés les p
caractéristiques de sa nature.

Lorsque nous entendons parler d'un hom
qui a voué sa pensée au culte de la philosop
et des lettres, l'imagination aime à se le re
senter tranquille et calme, demandant à la solit
ces doux rêves de l'intelligence, qui se dissipen
s'enfuient dans le grand bruit du monde. Ce n
point là Voltaire. Il y a dans toute sa vie, un tr
ble, une agitation, une inquiétude tourmentée
ne connaît aucun repos. C'est un mouvement co
nuel: mille affaires, mille relations, mille en
prises. Ses œuvres sont des actions et des luttes
semble né pour agir plutôt encore que pour écr

est un but qu'il poursuit et non pas une idée. Il
t toujours en alerte, toujours au guet. On dirait
n général qui trace ses plans et donne ses ordres,
un homme d'État répondant à tout avec la rapi-
té qu'exige la multiplicité des affaires. Il entre-
end vingt travaux à la fois : si le temps le presse,
fait une tragédie en quelques jours ; si l'on pique
n amour-propre, il donne un acte en quelques
ures. Il court sur chaque ouvrage, impatient d'en
mmencer un autre, sauf à les corriger tous toute
vie.

Non, ce n'est pas ainsi que travaillent les grands
aîtres et que se font les grandes œuvres. Les ar-
tes supérieurs se distinguent par deux choses :
mour pur et désintéressé de l'art, et la patience
orieuse qui naît de cet amour. Les arts sont ja-
ux; ils veulent être cultivés pour eux-mêmes.
s nobles et pures jouissances dont Dieu les
faits dépositaires, ne souffrent aucun mélange.
lui qui leur demande autre chose méconnaît
ur grandeur et abaisse leur dignité. Mais la ja-
usie des arts est exigeante; elle impose de lon-
es attentes, et ses dernières faveurs ne sont
mais le prix que d'une sage et prévoyante pa-
nce. La patience, dans les travaux de l'esprit,
st le pressentiment heureux, c'est le vague et
ntain soupçon d'une vérité, d'une beauté qu'on
at exister, et qui attire. Cette espèce de divina-
n mystérieuse précède toujours les joyeuses dé-

couvertes de l'idée. Entre un homme de gé
et un homme médiocre, ce n'est pas la premi
pensée qui fait la différence, c'est la secon
L'homme médiocre s'en tient à la première,
soupçonnant rien au-delà; l'homme de génie pa
outre, sentant qu'il y a mieux. Un secret méc
tentement, un scrupule intérieur l'avertit de ch
cher encore, de chercher toujours, jusqu'à ce qu
ait saisi cet idéal qu'il entrevoit et qui semble
fuir. Jamais peut-être il ne fut plus nécessai
qu'aujourd'hui, de rappeler que les grandes œuv
sont toujours le fruit tardif d'un travail patient
calme, et que le génie ne consiste pas à laisser co
rir à tout hasard son imagination.

C'est par cet heureux instinct, par cette curiosi
persévérante et jamais satisfaite que l'intelligen
grandit et s'élève, regardant toujours plus haut
voulant y atteindre. Les sommités du génie so
escarpées et difficiles à gravir : ceux que la natu
y appelle n'y arrivent que lentement et par degré
laissant derrière eux la trace sensible de leurs co
tinuels progrès. S'il faut mettre Voltaire de
nombre, il aura trompé la nature; car la critiq
la plus attentive ne voit presque aucune différen
dans ses œuvres, aux diverses périodes de sa long
vie.

Voltaire avait à vingt ans tout son art, toute
philosophie, tous ses vices et toutes ses vertus. Il
écrit, il a pensé, il a agi toute sa vie, jusque dans

ıs extrême vieillesse, comme il écrivait, comme il nsait, comme il agissait dès sa jeunesse la plus ıdre, avant même de secouer la poussière des ɔles. Rien ne s'est développé en lui; il a été, premier coup, tout ce qu'il devait être, et s'est nservé tel quel jusqu'au bout. Le temps et les vers âges de la vie qui transforment les autres mmes, ont paru le respecter : ni la jeunesse ne vu plus généreux et plus ardent, ni l'âge mûr ıs réservé et plus sage, ni la vieillesse plus grave plus digne. Il paraît tout tenir de la nature, n de lui-même. Ce travail mystérieux de la lirté humaine, par lequel chacun se modifie et refait, en quelque sorte, selon sa raison ou selon s caprices, lui est étranger. Il ne semble pas qu'il i soit jamais venu à l'esprit de rien changer ni à n style, ni à ses opinions, ni à sa vie. Quel homme, ant vécu, n'a senti ces incertitudes et ces retours udains de notre âme qui maintenant veut le en et maintenant le mal, qui se passionne et se ɡoûte, qui s'exalte et se calme, qui s'élève et qui ıffaisse, qui s'élance tout à coup triomphante du in des voluptés avec l'aiguillon du remords, et tombe ensuite plus abattue que jamais? Ces luttes énibles et honorables, où tant de générosité combat ɔntre tant de faiblesse, Voltaire les a ignorées. Vous e surprendrez nulle part, dans cette âme, ni un ɔpentir, ni un regret, ni un désir meilleur; il ne ıse jamais à faire ni mieux, ni autrement qu'il ne

fait, il ne veut être meilleur ni pire, il se tr
bien tel qu'il est, le monde lui applaudit; qu
porte le reste ?

Que conclure, enfin, de tout ce que nous a
dit? et quel rang assignons-nous donc à Vol
dans l'ordre des intelligences? C'est ici qu'arri
question suprême; osons la poser dans toute sa
teté et sa simplicité : Voltaire fut-il vraimen
homme de génie ?

Les esprits qui se séparent de la foule, se div
en deux classes : celle des esprits distingués,
brassant avec facilité une certaine étendue, et
geant dans les détails d'une manière exacte, fi
brillante; et celle des esprits supérieurs, qui sa
sent avec puissance les grands ensembles, pénèt
les premiers principes d'une vue claire et ferme
lèvent sans efforts jusqu'aux plus hautes région
la pensée, et s'y maintiennent sans secousse.
ceux qui ne placent point le génie dans la facil
l'universalité du talent, Voltaire est un degré
dessus des esprits distingués, un degré au-des
des esprits supérieurs.

Le mot de génie répond à ce qu'il y a de
élevé et de plus parfait dans l'intelligence; c'e
dernière expression de l'admiration humain
faut ne s'en servir et ne l'appliquer qu'avec
extrême réserve et une espèce de respect religi
il ne convient qu'aux hommes qui marchent
ligne, servant de guide au genre humain. Don

titre à Voltaire, s'il en est digne; refusons-le-lui, l n'est point à sa hauteur. A-t-il eu le génie de la ıilosophie? qui oserait le placer à côté de Platon, ·istote, Descartes, Leibnitz? A-t-il eu le génie de .istoire? je citerai Thucydide, Tacite, Bossuet. A-l eu le génie de l'épopée? qu'on se rappelle Ho-ère, Virgile, le Dante, Milton. A-t-il eu le génie ıgique? comparez-le à Sophocle, Corneille, .cine. A-t-il eu même le génie plaisant et burles-.e? j'en appelle à l'Arioste.

Quel génie a donc eu Voltaire? car il fallait qu'il eût un, pour prendre sur son siècle cet immense :endant, sans exemple dans l'histoire des lettres de la pensée. Comment cet homme, qui n'avait ni génie de Platon ou d'Aristote, ni celui de Racine de Corneille, ni celui d'Homère ou de Virgile, nment a-t-il acquis une influence qu'aucun autre nais n'égala? C'est qu'il y a, en effet, deux sortes génie : le génie propre et particulier de chaque cle et de chaque peuple, et le génie universel de umanité. Ni Homère, ni Platon, ni Corneille, ɔnt eu sur leur siècle la puissance qu'a eue Vol-re; mais Voltaire gardera-t-il sur les siècles à venir utorité que gardent encore et que garderont éter-llement ces grands hommes? Le propre du vrai nie, c'est de dominer l'humanité tout entière, ètre le même chez tous les peuples et dans tous s siècles; chaque âge qui s'écoule augmente l'héri-ge de sa gloire. Il n'en est pas de même du génie

qui tient à un siècle particulier; après avoir jeté son vivant un éclat sans égal, il court risque de b ser à mesure que les temps avanceront, et qu'on loignera davantage des circonstances et des id auxquelles il a dû son immense fortune.

Si Voltaire avait été un esprit vraiment su rieur, il n'eût jamais exercé sur son siècle une fluence aussi prompte, aussi étendue et aussi p fonde qu'il l'a fait. Les hommes qui gouvernent société par l'empire de la force et du comman ment, n'ont besoin que d'être obéis; ceux qui v lent la dominer par l'empire de l'intelligence, besoin d'être compris. En philosophie comme littérature, tout ce qui s'élève au-delà d'un cer degré, passe par-dessus la tête des masses et ne atteint pas. Les œuvres vraiment supérieures ne s ni ne peuvent être populaires. L'Iliade d'Hom les oraisons funèbres de Bossuet, les tragédies de cine, les grandes comédies même de Molière ne ront jamais comprises et senties que d'un très-p nombre d'esprits d'élite. Quiconque vise au gr doit renoncer à travailler pour le commun hommes.

Il me semble maintenant que tout s'expliqu que les contradictions disparaissent. Cette demi périorité des œuvres de Voltaire est tout juste le cret de sa prodigieuse influence. Dans cette haut intermédiaire où nous l'avons placé, il domine core tout ce qui l'entoure, assez pour imposer l'

iration et le respect, pas assez pour être perdu de e. Et je comprends maintenant pourquoi tant popularité et de gloire entoura son nom, pour-ioi il fut également admiré et des grands et du uple; pourquoi des rois et des impératrices tin-nt à honneur d'être ses courtisans; pourquoi, en-ı, l'Europe entière s'agita et s'ébranla pendant un mi-siècle au souffle de sa parole; et je le com-ends, tout en lui refusant les dernières prérога-es du génie, ou plutôt je le comprends, parce que les lui refuse.

Quelque chose ici fait illusion quand on parle du nie de Voltaire. La prodigieuse puissance qu'il a e sur son siècle ne suffit pas pour le prouver. Il est pas nécessaire d'une bien haute portée d'esprit ur émouvoir les passions, assez portées de leur ture au trouble et à l'excès : la difficulté est de les ntenir et de les diriger. Une imagination vive et te, une parole brillante, un caractère ardent, st tout ce qu'il faut pour agiter le monde; le gé-e consiste à le gouverner. Le génie! c'est l'ordre. génie! ce fut cet homme qui vint, quand la Pro-lence l'appela, rétablir tout à la fois ce qui avait détruit tout à la fois, et remettre le monde ranlé sur son séant.

On a dit que Voltaire était comme le type de l'es-it français. Est-ce un éloge de Voltaire ou une tire du génie national? Je ne sais; mais, éloge ou e, le mot manque de justesse, il dit trop de bien

ou trop de mal; c'est de la flatterie pour Volta
ou de la calomnie contre nous.

Voltaire est éminemment Français par l'inte
gence; il résume, de ce côté, toutes nos qualités
tous nos défauts. Son intelligence, à vrai dire, n
pas l'intelligence d'un homme; c'est l'intelligence
tout un peuple, incarnée dans un seul homme
fonctionnant tout entière dans un seul organe.
l'on pouvait dégager l'intelligence française, et
lever par abstraction à sa plus haute puissance,
trouverait Voltaire. C'est cette promptitude extr
de conception, qui comprend dès qu'elle pens
qui pense en courant; c'est cette mobilité viv
souple, rasant d'un vol léger la surface des cho
et ne prenant de tout que la fleur; c'est cette a
mation soudaine, qui répond à tout par oui ou n
incapable de douter de rien, parce qu'elle est t
jours décidée avant que le doute ait pu naître;
cette dialectique prompte et ferme, qui s'éla
d'où elle se trouve, va droit au but et s'y arrête;
ce coup d'œil exercé, cette vue limpide, ce bon
pratique qui s'attache plus aux conséquences qu
principes, et juge mieux les résultats que les cau
c'est cette aptitude naturelle à toutes les pratic
de la pensée, à toutes les industries de la par
c'est enfin, et c'est surtout cette facilité merveill
qui nous est propre, et que nul autre peuple
possédée comme nous, de mêler ensemble tou
extrêmes, d'être à la fois, sans nul effort, graves e

ers, sérieux et plaisants, pathétiques et burlesques; iabiles à nous servir des armes de la raison, plus iabiles encore à nous en passer; ayant fait du ridiule et du sarcasme la première puissance humaine, t réduit la logique à trembler devant les subtilités le l'esprit. Définir l'intelligence française, c'est déinir Voltaire; de ce côté, le parallélisme est comlet, mais il s'arrête là.

Si notre nation est grande par l'intelligence, elle st sublime par le sentiment et par le caractère. Dieu a mis sur nos fronts, comme deux signes disinctifs de notre noble race, l'amour et le courage : amour, père du dévouement; le courage, père de honneur et de la franchise. Regardez bien sur la ice de Voltaire, et dites-moi si vous y voyez ces eux illustres marques. Ce me serait une peine de edire une fois encore toutes les misères morales de et homme, son égoïsme, ses perfidies, ses bassesses e tout genre que désavoue la généreuse loyauté de otre caractère. Quelle est donc cette mutilation ionstrueuse du génie national, réduit à n'exister ue d'une partie de lui-même, pensant par sa tête, t ne sentant point par son cœur? Tout Voltaire est ans ce schisme : séparée du sentiment qui la guide t du caractère qui l'élève, l'intelligence française ne ouvait faire plus, ne pouvait faire moins, ne pouvait aire autrement que ce qu'a fait Voltaire. Nul peule, peut-être, quoiqu'il en paraisse à la surface, n'est lus profondément religieux que le peuple français;

nul du moins n'a autant combattu et plus vict rieusement résisté pour sa foi. Et je ne sais pas au s'il y eût jamais un homme chez qui l'impiété paru plus fortement marquée, plus naturelle, quelque sorte, que chez Voltaire. Il ne faut pas s tonner de cette contradiction : notre intelligen n'a point, par elle-même, l'étendue et la gravité n cessaires pour s'élever aux grandes contemplatio religieuses; elle est trop légère, trop distraite, tr absorbée dans les choses sensibles. Mais ce qui no manque par l'intelligence, le cœur le rachète. C ardent amour du droit et de la justice qui no distingue, ce vif enthousiasme pour tout ce qui beau et grand, ces généreux instincts de libert d'égalité et de fraternité universelle dont nous so mes animés; toutes ces nobles et saintes choses vantes en nous, n'ont besoin que de renconti l'idée de Dieu pour se transformer en elle et dev nir de la religion. Je l'ai déjà dit : c'est par le cœ que nous sommes sublimes, et c'est par le cœ aussi que nous sommes chrétiens.

L'Europe s'est trop accoutumée à juger la Fran par le dix-huitième siècle. Ceux qui croient France impie, licencieuse et légère par les écrits Voltaire, devraient la croire aussi religieuse et gra par les écrivains du siècle de Louis XIV; factieu et folle, par les mémoires de la Fronde. Il y a, sa nul doute, dans chaque nation, certaines formes g nérales d'esprit et de caractère qui jamais ne

t; mais sur ce type originel qu'on reconnaît ours, chaque âge qui s'écoule marque son em- inte particulière, son effigie, pour ainsi dire. Il t se garder de confondre ces variétés de surface, amène et que remporte le flot des temps, avec fond solide et inaltérable qui résiste à tout. S'il un siècle qui puisse se vanter d'avoir représenté génie français dans la pleine harmonie de toutes facultés, ce siècle nous l'avons déjà nommé, et st à ce titre, je pense, qu'il a reçu de la postérité surnom de Grand.

Quelque jugement qu'on porte sur Voltaire, et quelque manière qu'on apprécie son rôle et son tion dans le siècle où il a vécu, ce qui importe rtout, c'est de savoir ce qu'il doit être désormais rmi nous, et quelle part d'influence doit lui être ite dans nos destinées futures. Ceux qui se disent core ses disciples, et qui cherchent à réveiller n esprit de haine au milieu de la génération uvelle, font, il me semble, une étrange confu- on des hommes et des temps : soldats perdus loin u champ de bataille, ils continuent de se battre core, lorsque la paix est déjà faite. Que voulait le x-huitième siècle? et que voulons-nous aujour- hui? Le dix-huitième siècle n'a voulu et n'a pu ue détruire; il a été un siècle de guerre et de re- ésailles. Venus après lui, nous sommes un siècle expérience et de calme appelé à organiser et à nstruire. La révolution désormais n'est plus en

arrière, elle est en avant : elle sort de ses ruines, veut commencer enfin son nouvel édifice. La vo à l'œuvre, calme et recueillie, creusant ses fond ments en silence, sons l'œil de Dieu qui la guic Laissez-la faire; son œuvre sera belle, elle sera s lide. L'humanité s'achemine vers la paix : ses él ments, longtemps divisés, cherchent à se rejoind La religion, la politique et la science vont refleu sur la tige de la liberté, et donner au monde, da les embrassements d'une fraternelle indépendanc des joies et des grandeurs qu'il n'a jamais connu

Pour cette grande œuvre de régénération socia qui doit être l'œuvre de notre siècle, quels secou pouvons-nous attendre de Voltaire? Le marteau q a démoli ne sert plus pour reconstruire. Homm inconséquents, qui invoquez la religion et la mora pour calmer et régler la société ébranlée, je m tonne, si vous êtes sincères, de vous voir releve avec tant d'imprudence, l'étendard de la licence de l'impiété. Prenez garde de le secouer trop fo car la tempête qui dort dans ses plis, si elle venai s'échapper, vous emporterait de nouveau, vous vos œuvres, et il vous faudrait apprendre, peu être, des malheurs encore ignorés.

Lorsque les Romains entraient en guerre, ils o vraient les portes du temple de Janus, et ils les fe maient à la paix : fermez les livres de Voltaire, vous voulez la paix; ils ne se rouvriront jama que pour annoncer la guerre.

Ici se termine ma longue tâche. Dans un sujet plein de dangers, où la critique rencontre tant de issentiments et de rivalités, on me pardonnera si ıi pu blesser des opinions dont je me sépare et que respecte. Je n'ai voulu que deux choses : étudier rofondément et parler sincèrement. Les erreurs ıns lesquelles je serais tombé doivent être imutées à la faiblesse de mon esprit; ma volonté y est rangère. Partout où le mal m'est apparu, dans ıomme comme dans le philosophe et dans l'écriıin, je n'ai pas craint de le dire et de le blâmer; ais il m'a été plus doux encore de louer, et il ne m'a en coûté d'être juste. Si quelque parole trop amère ait échappée à l'ardeur de mes convictions, je la déore et la désavoue. J'aimerais à croire cependant ıe j'ai été toujours fidèle au respect dû aux grands ɔms, de quelque manière qu'on les juge, et aux ·andes questions, quelque solution qu'on leur ɔnne; à ce respect qui est une partie de la vérité, dont l'auguste assemblée qui doit m'entendre, e faisait une loi, ma raison un devoir, et mon eur un besoin.

FIN.